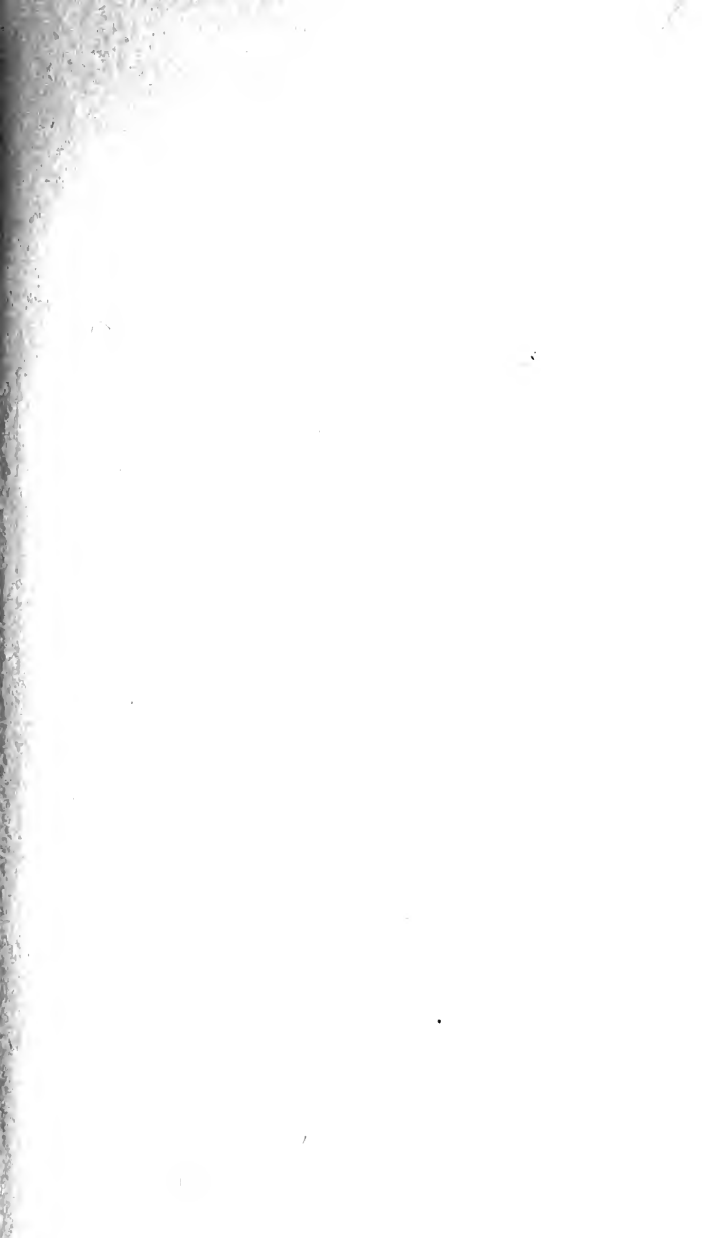


UNIVERSITY OF TORONTO

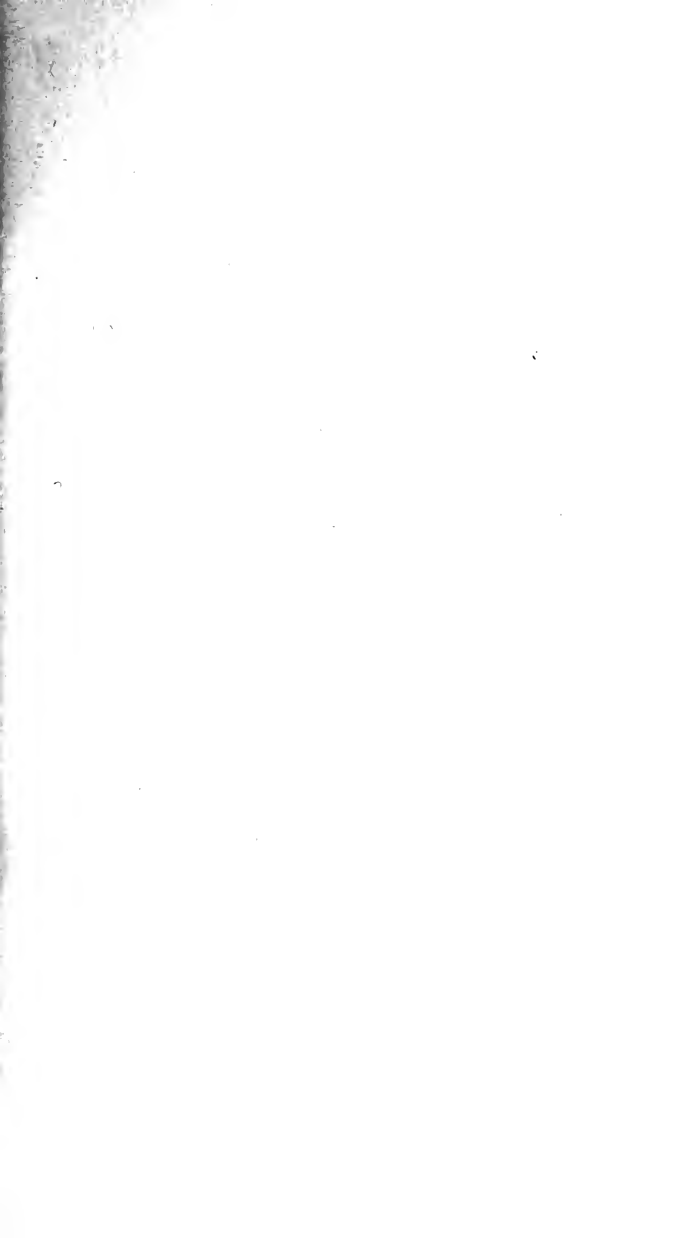


3 1761 00355288 2





Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation





I

32

LETTRES

DE

AIMÉE DESCLÉE

A FANFAN

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

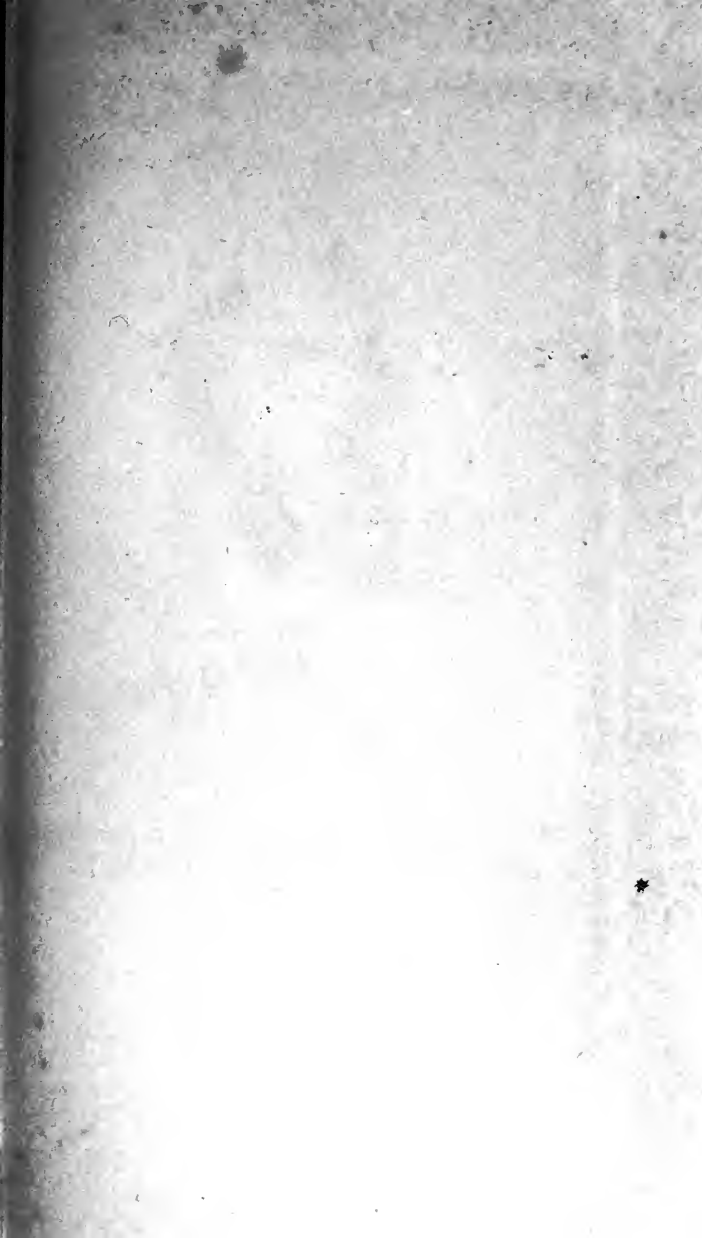
DU MÊME AUTEUR

Format in-48.

LE CAPITAINE JEAN 1 v

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède et la Norvège.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE 20 PARIS. — 1428-1-93. — (Encre Lorilleu)





Imp. Ch. Witmann Paris

PAUL DUPLAN

LETTRES

À AIMÉE DESCLÉE
A FANFAN

AVEC UN PORTRAIT ET UN FAC-SIMILÉ

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS .

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1893



PAUL DUPLAN

LETTRES

DE

AIMÉE DESCLÉE
A FANFAN

AVEC UN PORTRAIT ET UN FAC-SIMILÉ

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1895



PN
2638
D48A4
1895

ardi.



Alors tu crois qu'on
s'en je ne saurais
as faire un petit
ssin? Regarde.
J'ai mis les explications
pour que ce soit plus
clair. Le n° 16, c'est
maison J. Dupuy,
route nous séparant
maison est J. Jace,
maison est J. Jace.
prends-tu? Le petit
ardin est sur une hauteur
chaque côté du petit
erron, il y a un petit
un tout recouvert de
erre. La maisonnette
habillée d'un grillage

au grimpant des feuilles
la façade est presque
cachée. C'est à nous jusqu'
la pompe inclusivement.
A côté de la pompe, un
petit escalier qui va dans
le potager une petite gr
en bois ferme mon jardin.
J'ai planté des capucins
grimpantes le long de ce
palissade. La plate-ban
14 n'existait pas, on me
la faite ce matin, et j'
mis dans une masse de
choux. Trop probablement
nous en retirons si c'est
trop serré. Mais comme
j'ai travaillé déjà : de
plant seulement, c'est

moyens. C'est-à-dire
est gênant, voilà tout,
Je ne m'ennuie pas,
il est parti hier au
ir, nous sommes maintenant
tes seules, mais j'ai tant
faire! Et puis ça sent
bon les feuilles nouvelles.
Si je suis très contente.
J'ai mis tes graines en
dure, j'ai vu tous
matins si ça sort.
is que je regrette d'avoir
à tondre le chat. Je ne
vais pas m'attendre
un froid pareil, et la
une petite m'ose plus
yer, elle gèle.
-muni d'un enrouleur est
bel, j'ai bien compris
-c'est assés maintenant,
pour changer.

Je reçois à l'instant
ta lettre datée du lundi
tu vois que j'avais peur
au Dessin. Imagine - tu
qu'hier nous nous sommes
couchés à 9 heures; et
j'espère bien que ce soir
il en sera de même.

J'ai déjà pris deux fois
de la poudre blanche. Je
sens bien que je ne suis
pas guérie, mais ce n'est
pas aussi violent le soir
il faut bien qu'il finisse
par s'en aller. L'indaine
se plaît beaucoup ici, et
dit de temps en temps
allons, Téhémillé - toi.

Je t'embrasse
fort
Aron

LETTRES
DE
AIMÉE DESCLÉE
A FANFAN



CHAPITRE PREMIER

Qu'est-ce que le don rare grâce auquel certains comédiens s'affranchissent complètement de leur individualité pour incarner des personnages imaginés par les auteurs dramatiques et s'agitant sur les planches du théâtre au milieu d'événements qui n'ont aucune réalité? Que se passe-t-il dans le cerveau, dans les nerfs des interprètes admirables qui s'identifient, vivent leurs rôles, rient, pleurent,

s'irritent ou s'apaisent pour tout de bon, en conservant le sang-froid professionnel et la présence d'esprit qu'il faut garder quand on joue la comédie? Sortir de chez soi, arriver à son théâtre et, aussitôt en scène, se métamorphoser, absolument, en princesse Georges, en Lydie, en Froufrou, en Diane de Lys, en Césarine la femme de Claude; tomber fusillée par son mari en poussant un cri épouvantable; imiter la mort et puis, tout de suite, se relever, reprendre la vie ordinaire et parler d'autre chose!

L'étude psychologique de cette faculté d'extériorité, de ce dédoublement intellectuel des artistes ainsi incarnés dans leurs rôles, possédés par une illusion profonde et cependant surveillée et con-

duite, mériterait d'être scientifiquement abordée.

Dans tous les cas, c'était ainsi que mademoiselle Aimée Desclée cessait tous les soirs, pendant qu'elle jouait, d'être la réelle Desclée, l'amie du bon et beau capitaine Fanfan, — jusqu'au moment où elle rentrait chez elle et en elle-même pour lui écrire.

« Desclée, dit M. Duquesnel dans un remarquable article publié par le *Figaro*, prenait ses effets dans sa nature nerveuse et passionnée. Elle faisait naître l'émotion du spectateur de l'émotion qu'elle ressentait elle-même. Elle ne jouait pas un rôle, elle le vivait; l'incarnation était si complète, il y avait une telle confusion entre

le personnage et l'artiste, qu'on ne pouvait pas séparer l'un de l'autre... Dans son admirable rôle de la princesse Georges, la douleur contenue, l'indignation, la souffrance n'étaient pas jouées, mais réelles, vécues, éprouvées... Dans une pièce oubliée, *la Gueule du loup*, la situation était celle d'une jeune Anglaise séduite, presque prise de force, en pleine inconscience d'elle-même. Lorsque Desclée entra en scène, en proie à une crise de nerfs, les larmes à fleur de paupière, le visage convulsé, exprimant le dégoût, l'orgueil humilié, la honte, l'indignation de la pudeur vaincue, ce fut un cri d'admiration; la salle fut prise d'enthousiasme et comprit toute la situation sur la simple mimique de la comé-

dienne avant qu'elle eût prononcé une parole... »

On comprend aisément quel peut être l'inconcevable surmenage imposé par un tel genre de talent. Si l'on voulait se rendre compte de l'excès de travail et de surexcitation qui, prématurément anéantit cette existence prodiguée, il suffirait de concentrer les renseignements que Desclée, dans les lettres qu'on va lire, adressait à Fanfan tout en faisant et défaisant ses malles, en y entassant les costumes, les toilettes de théâtre. Et encore, fallait-il méditer, adapter, rafistoler ces friperies innombrables. Voyager en hiver, en été; arriver, se loger, s'installer dans les grandes villes de l'Europe, dormir mal,

manger vite; répéter toute la journée, jouer cent pièces différentes ou bien jouer la même cent fois de suite. Tous les soirs, se mettre dans l'état redoutable d'âme et de nerfs qui se communique au public, le trouble et le domine par l'apparente réalité des passions à la fois simulées et éprouvées devant lui.

« A quelles émotions douloureuses, dit M. Alexandre Dumas dans sa note sur *la Visite de noces*, à quels souvenirs poignants et tenaces, Desclée demandait-elle cette chaleur, cette grâce, cette poésie, ce charme troublant; puis tout à coup ces élans, ces cris, ces audaces farouches, ce je ne sais quoi qui ne s'apprend jamais, qui l'a constituée dans son art une per-

sonne qui ne ressemblait à rien de ce qu'on avait vu, de ce qu'on voyait, de ce que nous voyons?... »

Et M. Alexandre Dumas nous donne le portrait de la comédienne en scène et inspirée :

« La ligne était élégante, l'allure hautaine et alerte, la taille d'une souplesse extraordinaire, — elle ne portait pas de corset, — le geste large et sobre, la tête petite, se jouant à l'aise sur un cou droit; de grands yeux noirs, des narines dilatées soufflant chaudement la vie; des dents magnifiques, des lèvres faites pour le rire ironique ou douloureux, pour le frémissement de la colère ou du baiser; un

masque prenant brusquement les expressions les plus diverses : de la tendresse à la violence, de la gaieté à l'attendrissement, du sarcasme à la pitié ; les pommettes un peu saillantes, des joues légèrement creusées et qui ne s'arrondiront plus et que, sous le fard même, on devinait éternellement pâlies par quelque souffrance intérieure ; les épaules maigres, la poitrine plate ; enfin une de ces femmes dont toutes les femmes disent qu'elle est laide et à côté de laquelle toutes les jolies femmes semblent insignifiantes et passent inaperçues. »

Comment un tel talent s'était-il formé ? On ne le sait pas exactement. A sa sortie du Gymnase, où elle avait été

engagée une première fois, Desclée avait couru les aventures dans la troupe de M. Meynadier, un *impresario* qui donnait en ce temps-là des représentations françaises dans les grandes villes d'Italie (c'est précisément d'Italie que sont adressées à Fanfan une notable partie des lettres publiées ci-après). C'est pendant la première période de ces excursions qu'elle devint l'élève et la maîtresse d'un comédien remarquablement intelligent, nommé Bondois, « qui fut en quelque sorte, ajoute M. Duquesnel, le lapidaire de cette pierre précieuse ».

En effet, au début même de la correspondance qu'on va lire, Desclée, questionnée, pressée, par Fanfan déjà préoccupé et jaloux du présent, et même du

passé, raconte au bel officier sa liaison d'autrefois avec le pauvre comédien.

« Tu me demandes, écrit-elle, de te parler d'une chose dont jamais je n'aurais parlé si tu ne l'exigeais. Comme ce qui a existé *avant moi* (*sic*) me fait beaucoup de mal, je ne cherche pas à t'infliger la peine qui me fait souffrir. Tu veux l'avoir? Eh bien, causons-en. Oui, j'ai été pendant cinq ans la maîtresse, l'amie, la femme d'un acteur. Un parfait honnête homme, plein de droiture, de cœur, de délicatesse. Pas jeune et père de famille comme on te l'a écrit. Une pauvre créature que j'étais, froissée, ulcérée, avait plutôt besoin d'une affection sérieuse, amicale, presque paternelle, que d'un

amour vivace comme le tien ; mais ayant des violences, des mouvements de jeunesse que je ne te reproche pas, hélas ? mais dont le souvenir m'est encore pénible. Tu m'as fait pleurer bien des fois cet été. Et puis stupide ! Qu'est-ce que tu me demandes là et suis-je assez bête de répondre ? Ne me tourmente pas, Fanfan ; *songe que j'ai le même chagrin que toi* et que ce n'est pas le premier ; que je suis malade, nerveuse, désenchantée ; que ma force est artificielle et qu'elle suffit à peine à me soutenir... »

On voit qu'il résulte de cette lettre, rapprochée du renseignement fourni par M. Duquesnel, que probablement Bondois

a été « le lapidaire de la pierre précieuse » que fut la comédienne Desclée. Maintenant, par qui ce talent ainsi complété fut-il révélé au public français? — C'est assurément par M. Alexandre Dumas fils. Cette découverte d'une actrice merveilleusement douée pour son propre théâtre n'est pas la seule du même genre qu'ait faite ce grand chercheur. Il a bien voulu me raconter l'histoire de cette trouvaille incomparable et qu'il a d'ailleurs consignée dans les notes sur son théâtre.

M. Dumas était à Bruxelles, il reçoit une lettre de Desclée dont il se souvenait à peine. « Venez m'entendre, on dit que j'ai fait des progrès. Je ne le croirai que si vous me le dites vous-même... »

Desclée jouait *Diane de Lys* au théâtre des Galeries Saint-Hubert. M. Dumas va l'entendre, par pure bonté; et tout de suite il comprend qu'il se trouve en présence d'une actrice de premier ordre et qu'ainsi il n'a pas perdu sa soirée. Il la recommande à Montigny, directeur du Gymnase, et finalement la fait engager bon gré mal gré. On verra quels furent la reconnaissance, le respect, que Desclée, tant qu'elle vécut, conserva pour M. Dumas: une reconnaissance exaltée. — C'est peut-être la meilleure — et en même temps loyale, persistante, vraiment digne de celui qui l'inspirait. — Telle serait la fidèle gratitude d'un homme très honorable auquel on aurait eû la chance d'avoir rendu un service décisif et,

d'ailleurs, personne ne fut plus honnête homme en affaires, plus délicate, plus généreuse et plus sûre que cette intéressante et étrange comédienne.

*
* *

Je pense que la personnalité de Desclée comme artiste est à peu près dégagée par le présent préambule que je voudrais avoir déjà terminé pour mettre en présence l'un de l'autre Desclée elle-même et le lecteur. Mais il faut bien expliquer autant que possible (on verra qu'une explication complète est irréalisable) la femme, la créature compliquée, incroyablement intelligente, admirable

et malade que fut Aimée Desclée.

Vouloir quitter le théâtre et pourtant en être comme possédée, y détraquer de plus en plus sa sensibilité nerveuse excédée; vouloir se reposer et se surmener encore; devenir décidément une actrice exceptionnelle, géniale; et, finalement, en pleine gloire, succomber et disparaître.

Voilà quelle somme de volonté imprudente, de travail et d'infortune aura été prodiguée par la jeune femme frêle et fine, dont un portrait peu connu est en ce moment placé devant mes yeux.

C'est Desclée au commencement de l'année 1868, à l'époque où elle connut Fanfan : — pas très grande, svelte, élégante et souple — un corps de gamine que le cuirassier Fanfan portait, comme

on prend un enfant, dans ses grands bras robustes. C'est « la même », ainsi qu'il l'appelait, « la même » coiffée d'une mantille de dentelle blanche, une rose dans ses cheveux bruns ramenés vers le haut du front en boucles trop correctes, selon la mode de ce temps-là; — pas très jolie, mais pire que jolie : si intelligente et expressive; les yeux, très séparés, sont grands, un peu ronds, attentifs, presque tristes. Un petit nez gentil et finaud, la bouche bien dessinée. C'est la Desclée de Fanfan, Desclée au repos, et rare par conséquent. Mais elle va parler; les sourcils vont se mouvoir, les yeux vont s'animer, devenir tantôt très rieurs, très doux, très câlins, tantôt très impérieux. La voix, sensiblement nasillarde, pourra

parcourir tous les registres que comporte la parole humaine, depuis la phrase réaliste jusqu'au cri tragique et farouche; on comprend que cette physionomie à la fois amusante et préoccupante ait été capable de tout, c'est-à-dire capable de suivre toutes les agitations de la pensée et de la passion.

« Une voix bizarre, traînante, nasale, dit M. Dumas, rappelant celle des chanteurs arabes, qui vous paraît d'abord rauque, dure, monotone et qui peu à peu, avec des demi-temps d'une délicatesse infinie, vous prend comme dans un cercle d'harmonie et vous grise. Jamais je n'avais entendu une pareille variété de chromatiques, une pareille succession de notes de cristal et d'or... »

Telle fut cette femme d'un esprit très fin et très distingué quand elle le voulait bien, mais qui, d'après M. Duquesnel, se montrait, « par tendance de nature, plutôt bonne enfant et parisienne que recherchée et précieuse, et dont la verve, confinant parfois à la gaminerie, se répandait en saillies familières et en boutades pleines de rire et de gaieté, suivies de tristesses réfléchies. — Désintéressée, plus préoccupée de la question d'art que de la question d'argent... elle était toujours besogneuse, un peu dépensière et ne comptant guère. Il est vrai de dire qu'elle n'avait jamais eu grand'chose à compter durant toute sa vie de bohème... »

*
* *

Il me reste à dire le peu qu'il m'est permis de révéler sur Fanfan, auxquels m'ont uni des liens de parenté et d'amitié que la mort a trop tôt brisés. Car Fanfan, lui aussi, est mort prématurément comme Desclée. Se sont-ils retrouvés « dans le céleste empire des dieux inconnus ou bien la divine mort où tout rentre et s'efface les a-t-elle accueillis dans son sein étoilé¹? » Qui sait! A côté

1. Leconte de Lisle.

du portrait de Desclée, j'ai là aussi sous mes yeux le portrait de Fanfan. Le voilà tel que je l'ai connu, l'air heureux, grave et bon; la poitrine constellée de décorations, en tenue militaire. Un grand garçon portant crânement, intelligemment, un beau nom militaire; très instruit, très lettré, fort élégant; une expressive figure de soldat, accentuée par une longue moustache que « la même », au début de leurs amours, releva pour « voir ce qu'il y avait dessous » et pour y trouver ce qu'elle cherchait : les dents blanches et les baisers.

Tout de suite, il souffrit de cet amour.

« ...Sois sage, mon bien-aimé, écrivait Desclée, pauvre cher, tout le long de la

route, j'ai vu tes doux yeux attristés. Ça vous a des airs de matamore et c'est sensible comme une femmelette. Sois sage, mon bien-aimé, songe que quelques jours seulement nous séparent. Je vais revenir tout de suite, pas triste, pas triste, je t'en supplie, t'aime, t'aime, t'aime, mais pas triste, je t'en supplie... »

En vérité, ceci est bien de l'amour ; « le voilà bien », l'amour et ses attendrissements irrésistibles, son horreur de l'absence, ses tristesses, ses jalousies d'autant plus douloureuses qu'elles sont plus déraisonnables. Dans cette aventure, très ordinaire, de deux êtres absolument libres respectivement, un officier et une comédienne, quelque chose d'exceptionnel

est intervenu. Une affection réciproque véritable, qui ne s'en ira pas. Il y aura bien, à la vérité, des alternatives, des réactions. Le milieu du théâtre est redoutable. On s'y jalouse, on s'y espionne, on s'y dénonce par lettres anonymes. La comédienne incomparable a un passé obscur, douloureux ; la préoccupation de son art la possède, l'agite, la surmène, la détraque ; la fatigue nerveuse, profonde, la dépression, l'entraîneront à quelque rechute inexplicable. Son âme, en somme, est insondable, capable d'envolées superbes et charmantes vers l'idéal dans l'art et dans la vie, vers la complète probité du cœur, vers l'honnêteté des braves gens et des braves femmes. Et puis cependant, tout à coup, en plein élan

vers la dignité supérieure à laquelle son talent l'oblige et qu'elle mériterait déjà d'atteindre, la pauvre « même » s'es-souffle, fléchit et s'abat. Décidément, c'est trop loin, trop haut ; il est trop tard... à quoi bon ?...

D'ailleurs, chez cette femme singulière les phénomènes de dédoublement intellectuel, dont j'ai dit intentionnellement quelques mots au début de cette étude, se manifestent constamment. Tous les soirs, elle perd momentanément conscience de sa propre individualité pour se transformer complètement en héroïne de comédie ; et encore, lorsqu'elle rentre en possession d'elle-même dans sa vie privée, l'unité de son âme reste précaire. Il y a la bonne Desclée qui se révèle dans les

lettres qu'on va lire; celle que Fanfan appelait « le bon même »; celle qui a aimé réellement son amant avec une nuance de maternité, de gâterie, grand symptôme de sincérité chez toutes les femmes et surtout chez une telle amante. Cette Desclée-là est pleine de bon sens, d'esprit, de grâce et de charme. Mais elle se dédouble aussi et alors, nous voyons surgir l'impulsive, la mauvaise Desclée, le malheureux même agité, détraqué, par je ne sais quel mal féminin et absurde qui lui enlève le sens commun, la dignité d'une grande artiste. L'unité, l'identité morale, d'un être ainsi conformé sont insaisissables, et sa responsabilité morale semble par suite indémontrable.

Mais tout de même, la velléité d'amour

véritable que la correspondance suivante aura révélée mérite d'être connue. Une grande compassion s'étendra vers cette femme qui eut un si merveilleux talent et que le dieu de la tendresse effleura de son aile. Sa mémoire sera embellie par cette persévérance d'affection qu'elle eut pour Fanfan, auquel elle écrivit mourante sa dernière lettre :

« ... Mon Fanfan, je crois qu'on me sauvera, je vous aime et je vous attends... »

* * *

Comment et où s'étaient-ils connus ?
Je ne saurais le dire sans soulever le voile sous lequel j'ai le devoir de cacher le nom du bon Fanfan. D'ailleurs, peu importe ; au moment où Desclée va aimer « le soldat », c'est ainsi que plus tard elle l'appellera ; elle explique dans une lettre adressée à un ami commun quel était l'état de son cœur, de son esprit : « de sa folle tête », dit-elle.

« Je traverse une crise terrible ; je m'ennuie, les succès d'artiste ne me suffisent plus. Je connais ma folle tête et j'ai peur. C'est dans ces moments-là qu'une femme se jette au premier magot venu ; elle ne choisit plus ; c'est celui qui vient à l'heure qui a raison et je sais ce qui succède à quelques instants d'enivrements, si enivrement il y a. Je sais ce qu'on a au fond du cœur de mépris pour soi-même, de dégoût pour lui, de rancune contre tous... Au lever du soleil, on voit le mannequin, le bonhomme d'osier sous les oripeaux menteurs qui l'avaient transformé. Alors on est désespérée. Parlons simplement ; voici ce qui arrive : votre ami le capitaine est le magot que je redoute. Magot ! c'est une

figure, croyez-le bien. Pauvre garçon, il est charmant. Si cela devait être une passion, je laisserais nos destinées suivre leurs cours ; ce n'est pas une passion que je crains ; c'est l'isolement, l'occasion. Mais il vient me voir souvent et c'est si gentil de s'entendre dire tout bas qu'on est belle et qu'on est adorée ; l'amour est si puissant, si attractif. Dites, que faire ? Je n'ai que cela en ce moment dans ma vie. Il ne faut donc pas me demander d'avoir le courage d'y renoncer. Avez-vous sous la main des gens désirant me faire la cour ? Amenez-les-moi ; il faut que la coquetterie remplace l'amour et que je distribue en miettes ce tout immense que je ne veux pas donner à un seul... »

Et alors Desclée écrit sa première lettre à Fanfan, elle propose un armistice précurseur de la reddition prochaine et sans conditions.

« Je tiens la plume depuis une grande heure. Je voulais vous expliquer tout ce qui est incompréhensible pour vous, je ne le puis pas ; tout mon être se révolte contre ma propre volonté.

» Je vous crois sincère et comme vous devez souffrir en ce moment, je vous plains de tout mon cœur.

» Il faut, il le faut, que nous nous voyions moins souvent ; il faut que vous soyez assez fort pour changer la nature du sentiment que vous éprouvez.

» Il sera donc charmant de se revoir

quand vous aurez calmé cette fièvre, cette exaltation momentanée — c'est l'affaire de quelques jours, vous verrez je suis sage, je vous jure et plus tard, vous me direz vous-même que j'ai eu raison.

» Ne vous plaignez pas du sort et dites-vous qu'il y a de ces créatures que le monde voit gaies, fêtées, heureuses et dont l'existence n'est qu'une longue suite de douleurs, de souffrances, de tortures sans nom.

» Si un jour vous devenez mon ami, je vous raconterai tout ce qu'il m'est impossible de vous dire aujourd'hui.

» AIMÉE »

*
* *

Après quelques mois vécus avec Fanfan, Desclée part pour l'Italie en mars 1868. Le minotaure l'a ressaisie : le théâtre l'a reprise, elle était engagée de nouveau par l'impresario Meynadier.

La séparation, épreuve décisive de l'amour, où l'absence est le plus grand des maux, restera douloureuse, d'autant plus qu'une inexplicable persécution s'acharne contre la comédienne et l'offi-

cier qui, pendant longtemps, recevront l'un et l'autre d'absurdes et méchantes lettres anonymes dans lesquelles s'accumulent les dénonciations bêtes et menteuses, les basses conjectures. D'où viennent ces lettres ? Dans quel dernier dessous de quel théâtre sont-elles préparées ?

On ne le saura jamais. Desclée, plus sceptique, plus acclimatée au milieu où surgissent de tels incidents, reste assez indifférente ; elle n'est ni très surprise ni très indignée.

Mais Fanfan, gentilhomme, habitué à vivre avec des gens qui signent leurs lettres, s'étonne, s'agace, s'irrite. Desclée s'efforce de l'apaiser. Elle lui écrit de Turin en novembre 1868 :

« Aujourd'hui, temps superbe, j'ai pensé que toi-même m'engagerais à prendre l'air et je suis allée me promener avec le petit Boulot... J'ai encore reçu ce matin une lettre de la même écriture. On me dit mille sottises et qu'on s'est arrangé de façon à nous séparer. Mais cela ne me fait plus rien et j'en ris ; je t'en parle parce que je veux que tu saches tout ce qui me concerne, mais je n'y attache aucune importance et je te supplie de faire comme moi... »

Desclée a raison contre Fanfan qui, malgré son mérite et sa remarquable intelligence, se montrera très souvent moins sage, moins expérimenté que ne l'était la comédienne, lorsqu'elle parve-

nait à reprendre complètement possession d'elle-même. Quant à Boulot, dont il est souvent question dans les lettres à Fanfan, c'était le chien de Desclée ; probablement un simple loulou ; non pas de Poméranie, mais de Paris et de trottoir.

M. Alexandre Dumas a raconté que M. Montigny avait été stupéfait d'une première visite de Desclée arrivant chez son futur directeur enveloppée dans un manteau de voyage à carreaux écossais, portant une sorte de cabas et traînant ce chien, effronté et goguenard. En effet, Boulot ne s'intimidait guère en présence des gens et des choses du théâtre. Il en avait vu de toutes les couleurs dans les coulisses et en voyage, dans les gares, dans les wagons, dans les auberges.

Pendant les grands coups de feu ; au milieu des malles, des robes, des perruques, des oripeaux, Boulot paisiblement s'asseyait sur quelque jupe traînant à terre en regardant sa maîtresse, et Desclée expliquait au capitaine que Boulot la calmait au milieu de ces grandes débâcles d'arrivée ou de départ et qu'en somme il lui disait : « Allons, courage ; débrouille-toi, débrouille-toi. » Les yeux d'un chien expriment tant de choses, y compris l'admirable préoccupation d'être aimé, qu'il est possible que Boulot ait ainsi encouragé l'activité de sa maîtresse, faute de pouvoir y prendre part.

Voilà donc Desclée en Italie et en tournée triomphale dans la troupe Meynadier. Aussitôt qu'elle dispose d'un instant

de répit, elle écrit à Fanfan. Le surmenage du talent et de la santé a recommencé :

Turin, septembre 1868. Mardi soir.,

« Tu comprends, mon Fanfan, que ça faisait la troisième nuit passée presque sans sommeil, je n'en pouvais plus. Aussi je me suis arrêtée à Turin et je ne pars que demain. Le passage du Mont-Cenis a été tuant. Les routes sont ruinées, on marche à pied à chaque instant, nous sommes arrivés à Turin à deux heures du matin. J'avais le mal de mer faute d'avoir dormi, je n'étais pas contente du tout. Je t'écris vite un mot pour te dire qu'en somme je ne vais pas mal, que je pense à toi, cher amour, constamment et

que je voudrais bien vieillir un peu tout de suite.

» Ne t'inquiète pas si tu ne reçois rien daté de demain, comprends qu'il faut un peu se reposer, je t'écirai jeudi, je ne suis pas contente, je voudrais bien t'avoir pour m'endormir, ce n'est pas commode de s'endormir sans ton épaule ! Mon pauvre bien-aimé qui dors sans moi maintenant. Pauvre cher enfant, ne sois pas triste, je viens tout de suite, un peu de patience et me voilà. Pense que tu es constamment devant mes yeux, que je te suis du matin au soir dans tout ce que tu fais, et que je te donne un bon gros baiser en t'envoyant ma dernière pensée.

» A toi de tout mon cœur.

» LA DOUCE. »

« ... Songe que je t'aime, que je ne pense qu'à toi et que je veux que tu sois raisonnable. Encore tout à l'heure je t'ai envoyé une dépêche pour que tu sois sans inquiétude.

» Quant à moi, pas un instant; cinq représentations de suite; ce soir la sixième et six pièces différentes. On répète du matin au soir, nous avons un monde fou et un succès colossal. Je pense à toi en tombant de sommeil; on ira au plus tard jusqu'au 3 juin. Je partirai le lendemain et je serai chez toi avant le 10. Nous passerons deux mois charmants, mais la séparation sera encore plus cruelle que celle-ci. A la grâce de Dieu!

» Mais continue à me dire tout ce que tu penses, je veux tout savoir. Comme

tu as bien fait de ne pas ouvrir la lettre tremblée ! Quel mal elle t'aurait fait ! Je te les ferai lire toutes quand je serai près de toi, surtout envoie-les-moi. Je suis accablée et pourtant je ne vois que toi : notre petite maison silencieuse où nous étions si bien, avec sa lanterne allumée ; la boîte d'allumettes qu'on renverse avec sa jupe ; le petit oiseau sa tête sous l'aile ; tous les bibelots d'Aimée épars sur les meubles et le grand Fanfan au milieu de tout cela.

» Sois sage, mon bien-aimé ; un mois au plus, je t'assure. Je t'aime de tout mon cœur, ne sois pas triste. Boulot un peu fatigué de la route, moi je vous aime infiniment.

» LE BON MÔME. »

Desclée est revenue de cette première absence; on a passé deux mois ensemble et, ainsi que la comédienne l'avait prévu, la seconde séparation a été encore plus dure que la première. Desclée est adorée par son amant. Ce beau garçon, si énergique, si vaillant soldat, se comporte comme un grand enfant avec sa maîtresse encore absente. Il se plaint, il s'ennuie horriblement; et tout le temps Desclée, attendrie, maternelle, le gronde, le console et tâche de l'apaiser.

« Si tu me demandes comme un grand égoïste de dépenser tout mon temps pour toi, que restera-t-il pour remplir les devoirs que j'ai acceptés? Vous êtes un enfant; je le sais bien, mais forcez-vous

d'être un homme. Votre amour devrait être pour moi un soutien. Je travaille, moi, je gagne ma vie, je soutiens mes parents. J'ai souffert. Vous, vous avez été heureux, votre famille pourvoit à tout. Vous avez eu dix ans de plaisir et moi dix ans de souffrances. Certes, il est triste d'être séparés quand on s'aime. Mais moi, suis-je gaie? Qu'est-ce donc que ces enfants gâtés qui ne savent rien supporter? Oui, quelques mois nous séparent. Eh bien, après? Si vous voulez n'être plus un cocodès et devenir un homme, acquérez-en d'abord les vertus et puisque vous êtes tant aimé d'une femme comme moi, montrez-vous digne de cet amour... Qu'est-ce qui nous distinguerait des brutes si nous n'obéissions qu'à nos désirs.

Quoique vous soyez un vilain enfant fort désagréable, je vous embrasse bien fort sur vos grandes moustaches qui trompent le monde. Vous n'en mourrez pas pour vous endormir seul pendant quelques jours encore. »

Desclée arrive à Florence au mois de septembre. Fanfan continue à n'être guère raisonnable. Desclée s'en afflige et toujours s'efforce de consoler son ami.

« Mon bien-aimé, je déballe toutes ces malles que nous avons remplies ensemble. On met des clous tout autour d'une grande chambre et j'accroche ma cargaison de robes; j'en suis à la vingt-septième. Quant à la grande malle que

nous avions garnie de camphre pour préserver nos fourrures, imagine-toi, mon Fanfan, que tout est perdu, dévoré; robes d'hiver, manteaux, manchons. Six mille francs environ. Ce désastre ne m'a pas donné une pulsation de plus; les chagrins de cœur me font trop souffrir pour que les ennuis matériels puissent m'atteindre. Il faut une balance, n'est-ce pas? — On a tondu Boulot en lion; rien de plus drôle. — Et je vois que tu es toujours triste, mon Fanfan; tu as bien tort... Au milieu de mon travail, de mes études, de mes déballages, de mes repas, je pense à toi toujours, toujours; Fanfan, tu remplis tout mon cœur. — Certes, tu es le plus à plaindre de nous deux, car, comme tu me le dis, tu es seul, entouré

de tout ce qui me rappelle à toi, sans distraction, sans travail exceptionnel qui te stimule un peu. Moi je ne suis pas occupée, je suis ahurie, ce qui fait qu'en t'aimant de mon âme, je suis pourtant obligée de te voler une partie de ma pensée pour aller chez le perruquier acheter des cheveux rouges, pour dire à la blanchisseuse de faire mes jupons bien raides, pour disposer ma loge d'une façon commode, pour étudier mes rôles et apprendre à amuser le monde. A ce propos, je ne parle plus qu'anglais du matin au soir pour *Fanny Lear*. Meynadier m'a conseillé d'étudier l'accent. J'espère y arriver. Mais tous ces remplissages n'occupent que la tête, cher Fanfan ; mon cœur est plein de toi. Aime-moi bien

fort, comme si tu étais un homme. Que diable ! si tu allais à la guerre, ce serait bien pis ; encore quelques semaines de patience !

» LE BON MÔME. »

« ... Tu reconnais les initiales de Césarine¹. Cette grande paresseuse aime mieux me donner son papier plutôt que d'aller en chercher. Donc, mon bien-aimé enfant, nous avons commencé avant-hier. Dois-je te raconter mon succès. Entrée bruyante comme tu penses, enfin fête de famille. La petite M*** a été reçue d'emblée et à l'unanimité, j'en ai été enchantée. Elle est déjà de la maison.

1. Césarine était la femme de chambre de mademoiselle Desclée.

imagine-toi que ses malles ne sont pas encore arrivées, elle les a mises au roulage à Spa le 23 août.

» J'ai dû lui donner trois robes, des jupons, des coiffures, du linge, tout enfin, jusqu'à mes cheveux blonds. Elle a beaucoup de goût, elle a paru charmante, elle fera une saison très agréable.

» J'ai joué hier *la Cravate blanche*. Tu te feras une idée de mes réflexions pendant toute la soirée. Ce soir, *le Piano de Berthe*, demain relâche. Après demain, *Fanny Lear*. Nous avons un charmant jeune premier, tout marche bien, comme théâtre, enfin je suis très satisfaite. Nous avons un monde fou. Je regrette de n'avoir pas accepté les intérêts que Meynadier m'offrait. Voilà ce que c'est d'être

toujours très modeste. Tu peux lire souvent l'*Italia* à ton cercle, tu auras souvent des nouvelles ; Meynadier s'est accommodé avec le directeur, on lui a permis de vendre son journal dans la salle pendant les entr'actes. Nous aurons maintenant des articles superbes. Voilà la presse ! Je t'ai parlé de vieux amis, un surtout qui était pour moi une Providence depuis quinze ans ; un de ses collègues, de passage à Florence, est venu me voir hier matin, il partait à midi ; il me priait à déjeuner avec son gendre et son petit-fils. Nous avons été dans la salle publique du restaurant à la mode ; je n'étais pas fâchée du tout de me montrer à tous ces cocodès que je ne reçois pas, en compagnie de trois hommes

honorables, un jeune homme, son père et son grand-père, ces deux derniers décorés. — nous avons parlé politique ! je me suis lancée, et sans attendre leur avis, j'ai montré mes convictions ; et mon petit discours a été salué par des hourrahs !... Comme je pensais à toi, cher Fanfan ! — Tu aurais été fier de ton petit môme...

» Imagine-toi que nous avons encore une chaleur, hydropique, comme dit Césarine ; je m'habille en blanc et très légèrement ; et il y a des *mosquitos* ! C'est à ne pas fermer l'œil. Nous avons tous des visages gonflés, des mains énormes, et ça démange, ça démange comme la peste.

» Boulot va très bien et fait des ron-

rons à chaque instant pour avoir du sucre ; oui, mon enfant chéri, on regarde vos portraits à chaque instant et on vous relit de même. J'écris à Dumas en même temps qu'à vous. J'ai ma soirée libre, j'en profite pour abattre toute ma correspondance en retard. Je vais souvent sur la place de la Signorina dont tu as la photographie, et je me plante devant le petit David qui a un grand corps tout mince et je fais mentalement des réflexions fort inconvenantes.

» Je vous aime fort, fort comme tout.

» LE BON MÔME. »

Florence, 30 décembre 1868. Vendredi soir.

« Enfin, j'ai une soirée libre ; hier, la *Dame aux Camélias*, un succès à tout

casser, imagine-toi. Nous avons un beau petit théâtre neuf, propre, beaux meubles, jolis décors ; c'est charmant, et un public ! oh ! Et je me fais belle, mais belle ! Pour n'en pas perdre l'habitude afin de l'emporter à Paris. J'ai écrit à M. Girard pour le logement et en ce moment, c'est-à-dire ce soir, il faut que j'apprenne *Monsieur de Chamblay*, avant de m'endormir, vu que je n'aurai plus le temps à partir de demain. Il me faut quatre toilettes et je n'ai pas encore décidé quelque chose, aussi je suis d'une humeur ! il va me falloir coudre toute la semaine. Ta lettre anonyme ne renfermait rien de nouveau ; que tu as tort de compter sur moi, que je n'ai pas de cœur, que tu ferais mieux de redevenir le charmant

Don Juan d'autrefois, etc., etc. Les pauvres gens qui essaient de te faire croire que je suis une *bacchante*, il me semble que tu dois en savoir plus long qu'eux là-dessus ! Ces idiots qui croient que tu ajouteras plus de foi à leurs assertions qu'aux miennes. Ils te croient donc bien bête ? Après ça, vous l'étiez peut-être autrefois ; je crois même que vous l'étiez *certainement*... »



Voici maintenant la Desclée honnête homme que j'ai annoncée au lecteur. Fanfan veut qu'elle revienne tout de suite, qu'elle résilie son engagement... à tout prix.

« ... Y songes-tu? répond-elle; quitter Meynadier en ce moment! mais réfléchis donc! Qui est-ce qui jouerait mes rôles? — Le temps d'engager une autre

femme, qu'elle apprenne tout mon répertoire. Et où la trouver? Si je partais, il n'y aurait plus qu'à fermer le théâtre. Si j'avais quitté le théâtre des Galeries-Saint-Hubert dans le courant de janvier, qu'est-ce qu'aurait fait Delvil? Eh bien, ici, je suis encore plus nécessaire; ne t'agace pas, ne t'énerve pas. Voyons, qu'importent quelques jours de plus ou de moins? D'ailleurs, le moyen? Il n'y en a pas, je n'en ai pas. Il faut tenir ses engagements pour s'accorder sa propre estime. Si tu partais en campagne, je ne te demanderais pas de désert, quelque longue que dût être ton absence. Et ta désertion serait moins préjudiciable à tes chefs que la mienne. On te remplacerait. On ne peut pas me remplacer. En effet, mon Fanfan,

ta vie solitaire, monotone, doit te faire paraître les journées éternelles. Aussi je te dis toujours de te distraire. Va à Paris, va à ton cercle, va à B... Va, Fanfan, je donnerais tout au monde pour pouvoir t'endormir et ne te réveiller que le jour de mon retour... »

A l'occasion, Desclée devient moraliste; elle donne à son amant, homme de grande éducation, mais parfois un peu irritable avec les autres hommes, autant qu'il semble avoir été doux et tendre avec les femmes, une leçon méritée. — Fanfan avait reçu la visite du duc de ***, qui revenait d'Italie, où il avait vu Desclée. Quelque chose avait déplu à Fanfan parmi les renseignements que le duc avait don-

nés sur la comédienne, — sans rien savoir des liens d'amour qui unissaient celle-ci à Fanfan, — et le capitaine avait eu le double tort d'être trop vif avec le duc et de raconter l'incident à Desclée, qui, dans la réplique qu'on va lire, paraît avoir trempé sa plume dans l'encrier de M. Alexandre Dumas, dont les doctrines, en fait de respect, sont celles d'un gentleman impeccable exprimées avec un incomparable talent.

La lettre ci-après pourrait assurément, quant aux idées générales et dans la précision nerveuse de la forme, être signée de M. Dumas. Cependant, telle qu'elle est, c'est assurément Desclée qui la pensa et l'écrivit :

Florence, 30 janvier 1869.

« J'ai trop le respect de la liberté pour imposer mes idées. Pourtant, mon Fanfan, tu me permettras de t'adresser mes réflexions. Je trouve ta dernière lettre... écrite au corps de garde, tu sais!... Je l'ai trouvée, dis-je, stupide et je pense que tu t'es très mal conduit avec le vieux duc. Quoi que disent ou fassent les vieilles gens, il ne faut jamais être irrespectueux avec eux, et, à mon avis, tu l'as été avec cet homme âgé, qui, lui, a toujours été charmant pour toi. Est-ce que tu l'avais pris pour confident? Est-ce que tu lui avais raconté nos conversations, fait lire nos lettres? Il ne sait rien

de toi ni de moi, il ignore si nous nous sommes aimés; à peine sait-il que nous nous connaissons. Il entend dire et il répète, voilà tout. A peine a-t-il été maladroit. Or, si j'ai bien compris, tu as comparé notre situation à la sienne. C'est très déplacé. Il y a une loi sociale, injuste parfois, mais respectable, qui fait que l'on insulte une femme mariée en la comparant à une femme libre; la femme libre, fût-elle cent fois plus honnête. Je ne suis pas ta femme, je ne porte pas ton nom, tu n'as pas le droit de me défendre, et, en le faisant, tu nous rends tous les deux ridicules. Qui au monde croira qu'un grand sabreur comme toi et une comédienne entourée comme moi passent huit mois éloignés l'un de l'autre

sans se tromper? Pas un sur cent. Et ils auront raison, car c'est un cas étrangement exceptionnel. Il ne faut donc pas en vouloir aux incrédules. Et puis, ce n'est pas ma vertu que tu défends, ce n'est pas mon honneur; ce n'est même pas l'estime que tu as pour moi; car si je te demandais de m'épouser, tu sauterai jusqu'aux étoiles. (Rassure-toi; je ne te donnerai pas l'occasion de sauter.) Donc, ce qui a été froissé en toi, c'est un instinct tout personnel. Cela t'indigne qu'on doute d'une femme qui t'as promis fidélité. Mais tous ces gens ignorent que nous nous sommes pris au sérieux. Une actrice et un officier! Pense donc, ils sont dans leur droit... J'ai vécu en Italie pendant trois ans de la même

manière, recevant peu de monde, peu d'amis et inaccessible aux amoureux. Je reviens après un an d'absence; les jeunes gens se disent : « Bravo ! elle est libre. » Et ils accourent se mettre sur les rangs. Tout au contraire, je les reçois un peu moins qu'autrefois. Qu'est-ce que tu dirais à leur place ? Ce qu'ils se disent : « C'est sa vieille liaison qui continue. » S*** est venu au mois d'octobre. Est-ce que tu crois qu'il m'a dit que tu étais sage, que tu ne sortais pas?... Il m'a dit qu'il espérait bien que tu allais te consoler... et je me suis bien gardée de répondre que j'espère le contraire... Voilà mes idées à moi... »

Pour achever de faire connaître au lecteur Desclée moraliste, je grouperai, avec

les lettres qui précèdent, celle qu'on va lire.

Fanfan dessinait fort bien, et même il avait rapporté de diverses missions militaires importantes des études, des aquarelles, qui étaient loin d'être médiocres. C'était bien vu, bien compris, bien mis en place... de bonnes aquarelles d'officier d'état-major en train de devenir un artiste intéressant. Mais Fanfan, dont les aquarelles avaient été admises aux Salons de ce temps-là, avait voulu sortir de l'eau pour se mettre dans l'huile. Or, on connaît la chanson des ateliers :

La peinture à l'huile
Est très difficile, etc.

C'est pourquoi Fanfan, à l'huile, avait

été refusé. Il en était vexé et chagriné. Alors, Desclée le console à sa façon :

Milan, 25 mars 1869.

« Pauvre, pauvre Fanfan! ils t'ont refusé tes tableaux! Eh bien, ma grande chère bête, il faut en rire. Est-ce que tu as des enfants attendant la vente de tes œuvres? Tu as beaucoup travaillé... tu as bien fait et n'as fait que ton devoir. Où serait le mérite si l'on était toujours récompensé? et qu'aurais-tu fait si tu n'avais pas travaillé cet hiver? Donc, si tout n'est pas pour le mieux, il est certain pourtant qu'il n'y a rien à regretter,... et tu es tout de même découragé, mon Fanfan! Mais, moi, tu m'as fait rire.

C'est embêtant, c'est sûr; mais il n'y a là rien de grave. Tu ne perds ni ta position, ni ton avenir. Tes parents n'attendent pas le prix de ton travail. Au fond, cherche bien : tu n'as reçu qu'une petite blessure d'amour-propre. J'ai bien été huée et sifflée à Marseille et dans le demi-monde; et de plus forts que nous y ont passé ! Il n'y a que la grande supériorité qui finisse par s'imposer elle-même, et encore; à médiocrité égale, les protégés l'emportent. Je t'offense peut-être dans ton talent. Pauvre Fanfan ! si tu me voyais rire, tu ne regretterais pas ta mésaventure, car il y a longtemps que je n'ai tant ri. Eh bien, nous les admirerons ensemble, tes tableaux. Note que je ne les discute pas : ils sont probablement très

bien; mais, enfin, il n'y a pas là de quoi fouetter un chat et tu m'écris des pages navrées. Mais si tu perdais ta mère, si je ne t'aimais plus, qu'est-ce que tu ferais? Réserve tes tristesses, Fanfan; attends les bonnes occasions. Tiens, il y a trois suffrages sur lesquels tu peux compter : le mien, celui de Césarine et celui de Boulot. Boulot donnera le ton en faisant ronron et nous dirons en chœur : Ah! que c'est beau!... Allons, ris donc, grande bête! C'est à recommencer; dis-moi vite que tu es consolé.

» T'aime, t'aime, t'aime!

» LE MÔME. »

« ... Je reçois à l'instant une grosse lettre de l'écriture tremblée, pleine de

menaces et d'injures. On me dit qu'on fera tout contre nous. Envoie-moi celles qu'on t'adresse, je t'en supplie; je ne veux pas que tu sois tourmenté... Est-ce que c'était cette écriture-là que tu recevais au mois de mai? »

Cependant, Desclée, de plus en plus, devient grande artiste. Sa réputation en Italie s'accroît chaque jour. Ces succès, cette renommée qui lui viennent la laissent très calme et très modeste. Elle se préoccupe de l'engagement que M. Dumas lui a préparé à Paris.

« M. Dumas m'écrit que je dois être bien tranquille, qu'il ne donnera pas sa pièce sans moi. Montigny va m'envoyer

l'engagement signé de lui et sans date. T'aime, t'aime, cher mignon, et je travaille tant. Ne sois pas triste ni inquiet. Et puis, si tu es laid, je ne t'aimerai plus... M. Dumas désire que les cheveux d'or m'aillent bien. Il ajoute qu'il aimerait à me faire jouer *Diane de Lys* pour débiter, le rôle étant plus sympathique. Il me demande modestement si j'ai lu *l'Affaire Clémenceau*!... Montigny m'assure qu'on m'attendra pour *Clémenceau* (Desclée veut dire pour la *Femme de Claude*). Il me témoigne le désir de me voir prendre, au Gymnase, la place qu'espère pour moi un homme dans lequel il a une confiance absolue (M. Dumas). T'aime, t'aime, t'aime... Voudrais vieillir un peu... Pense à toi toujours... pas triste... bien tra-

vailler... faire progrès. Attendre patiemment... plus nous quitter... Gentil logement... heureux, bien heureux... Un peu de patience... Racheter les fautes d'autrefois... faire pénitence encore pendant quelque temps...

» LE MÔME. »

Florence, 7 janvier 1869.

« *Miss Multon* a eu un énorme succès. Dame ! je n'ai pas vu Fargueil. Peut-être beaucoup de choses sont-elles mieux par elle que par moi. Mais je suis plus jeune et j'ai une autre nature. Moins de science. Je tiendrai compte de tes indications. Au premier acte, je suis très froide à l'entrée des enfants pour prouver ce que j'ai

dit au vieux : que je sais me contenir. Je les regarde seulement avec beaucoup de fixité. Je dois avoir moins d'énergie, mais plus de larmes, de tendresse que Fargueil. Mes « je souffre ! » sont perdus dans les sanglots. Je ne remets mon voile qu'après le récit des moutards. Enfin, il serait intéressant de voir les deux interprétations. Fargueil a eu six semaines d'étude ; j'ai eu sept jours. En noir tout le temps, c'est par trop sépulcral. Une institutrice en catafalque attristerait ses élèves. J'avais une belle robe en satin violet un peu trop riche. Mais je l'avais. Le rôle de Cellier est bien tenu ; Millet joue l'enfant. J'ai lu X***, qui éreinte la pièce. Double cuistre ! Mais qu'il produise donc quelque chose un jour ou l'autre !...

J'ai reçu ta grande caisse. Je te remercie bien de tout ce qu'elle contient, mais surtout de la première page de ton album : c'est tout un poème ! Boulot trouve les sucreries excellentes ; il fait ronron pour en avoir. Ton portrait est superbe ; mais tu louches un peu et on ne voit pas assez le dessous de tes moustaches... Enfin, l'*Aventurière* est passée. J'étais belle comme tout. C'est le costume des *Huguenots*, tu sais ? avec un petit toquet et une robe montante. Mon costume est velours noir et satin bleu. J'avais mis des cheveux d'or pour m'habituer. Je n'ai pas été fort remarquable. C'est un rôle qui demanderait trois mois de travail et j'ai eu huit jours ; mais j'étais si bien habillée qu'on m'a ap-

plaudie toute la soirée. Et maintenant, je répète le *Fils de Famille*, le *Chemin retrouvé*, etc.

» Demain, le *Chemin retrouvé*.

» Mardi, *Brutus lâche César*.

» Mercredi, le *Drame de la rue de la Paix*, pour mon bénéfice — cinq actes à apprendre en six jours, tu sais — ce qui ne m'empêchera pas de jouer tous les soirs.

» Jeudi, le *Fils de famille*.

» Vendredi, le *Drame*.

» Samedi, voyage à sept heures du matin et j'aurai joué la veille.

» Dimanche, le *Roman*.

» Lundi, le *Fils de famille*.

» Mardi, repos. Enfin! Et par là-dessus, imagine-toi que les moustiques nous mangent toute la nuit; au mois de

décembre, c'est fabuleux ! Tout de même je vais bien ; le petit Boulot aussi, mais je n'ai pas le temps de le sortir et il engraisse horriblement.

» ... Le duc d'Aumale, de passage à Florence, est venu au théâtre et dans les entr'actes, il m'a complimentée dans ma loge. C'est un charmant homme, très simple, très aimable. Nous avons beaucoup causé d'art, de littérature ; il est au courant de tout, et il m'a dit qu'il suivra attentivement l'effet de mes débuts à Paris. Il m'a dit qu'il espérait me revoir à Bade l'un de ces étés. Tu vois que j'ai de belles connaissances... et le général Ménabréa aussi est venu me complimenter dans ma loge.

» LE BON MÔME. »

Florence, 13 février 1869. Vendredi soir.

« Imagine-toi, Fanfan, que je suis brisée. Hier, *les Faux Ménages*, succès étourdissant. J'étais enchantée, je croyais pouvoir enfin me reposer et aujourd'hui, nous avons déjà commencé *Séraphine*. Pauvre Sysiphe ou Sysyphe ! Mon rocher était en haut, je soufflais un peu, crac, il redégringole. J'ai la tête grosse comme ça, mais hier soir ça été superbe. Rap-pels enthousiastes, surtout à une petite scène du troisième avec M***. Donc, aujourd'hui, nous avons déjà commencé l'autre. Je sors du *Fils de Famille*, et quoique tombant de sommeil, je t'écris vite ces quelques mots. Je t'ai dit que

nous avons quitté le théâtre *Delle Logge* dont Meynadier était propriétaire et que nous faisions le carême au Nicolini, pour obéir à des contrats faits depuis longtemps. Florence est sens dessus dessous. Une compagnie italienne dont le directeur est de nos amis, voulait racheter un de ses pensionnaires qui venait de tomber à la conscription. On vient me demander mon concours. « Oui, de grand cœur, choisissez dans mon répertoire. — Non, nous voudrions que vous apprissiez un petit proverbe fait par un jeune auteur italien. » On me le fait lire... tu vois cela d'ici. Un français impossible, une pièce absurde, je refuse carrément ; on insiste, on me poursuit pendant une semaine, je tiens bon et voilà les journaux qui s'en

mêlent ; des articles, de la politique, oh ! les Français ! et ceci, et cela ; bref, toute la ville est en rumeur, je voulais répondre, Meynadier me l'a fortement déconseillé. Ils seraient trop contents, dit-il, d'avoir une lettre à insérer. Je tombe de fatigue, mes yeux se ferment malgré moi, je t'aime bien va.

» A toi,

» LE MÔME. »

De ville en ville, de Florence à Milan à Turin, la tournée triomphale de Desclée s'achève en mars 1869. Les Italiens acclament la comédienne ; à Milan, on lui envoie des bouquets monstrueux ; dans l'un, était son nom écrit en entier en jacinthes blanches sur le fond de

violettes de Parme; les abonnés offrent des bijoux splendides... Mais Desclée décidément est exténuée. Elle arrive à Paris au mois de juin.

« Mon pauvre Fanfan! — écrit-elle le 25 juin 1869, — rien de gai à t'apprendre, le médecin m'a beaucoup questionnée et il a fini par me dire que, sans avoir rien de grave, j'étais dans un tel état d'épuisement et surtout d'énervement, qu'il me fallait un grand repos d'esprit, avec un peu de mouvement et de distractions. Le cœur surtout a besoin de soins. »

M. Montigny accorde un congé à Desclée qui n'a pas encore débuté au Gym-

nase ; le médecin l'envoie à Royan où elle passe une partie du mois de juillet : elle en revient détraquée, excitée, déjà atteinte du trouble moral et physiologique, intermittent, mais profond dont elle mourra.

« J'ai été, dit-elle, tellement secouée depuis dix ans, j'ai vécu au milieu d'émotions si violentes que je suis devenue comme une sensitive. »

C'est vrai. A tel point qu'elle repousse, non pas la tendresse éprouvée de Fanfan, mais au moins sa présence. Et tout à coup, le 27 juillet 1869, elle lui adresse la singulière lettre qu'on va lire :

« Oui, je suis changée ; oui, je ne suis plus la même ; mais que puis-je à cela ? Ne venez pas, je vous en supplie ; rien que l'annonce de votre arrivée m'a bouleversée, je n'ai rien à vous dire, je suis malade, la moindre chose me secoue des pieds à la tête ; vous me feriez souffrir inutilement. Vous me faites peur. J'ai commencé mon travail, j'ai besoin de toutes mes forces... Cette transformation à laquelle vous avez cru était factice et ne pouvait pas durer ; la nature a repris ses droits, et aujourd'hui, je ne sens en moi qu'une petite fille cachée dans la robe d'une vieille femme désenchantée ; petite fille ou vieille femme, mon cœur est plein de vous, croyez-le... J'ai besoin de votre affection, de votre dévouement. Mais

laissez-moi seule avec mon travail. De ces premiers jours dépend tout l'avenir... »

Le 16 août, quelques jours après avoir écrit la lettre précédente, elle se montre encore plus désenchantée et désespérée. Pourquoi? que s'est-il passé? Ce n'est pas la peur d'un début prochain à Paris. La comédienne vaillante a déjà livré tant de batailles analogues. Ce n'est pas le public de Paris; elle s'en soucie peu, et c'est tout juste si elle le tient en considération suffisante. Avant, pendant et après ses succès au Gymnase, elle n'aime guère le boulevard et n'y croit pas; elle écrit à M. Dumas : « Les Parisiens m'ennuient, car je connais ces maîtres du monde, ils ne sont ni plus ni moins

bêtes que d'autres. » Ce n'est pas la comédienne, c'est la femme qui souffre dans son âme troublée. « La nature cruelle a, dit-elle, repris ses droits. » Tout à l'heure Desclée va s'écrier qu'elle est misérable entre toutes les femmes. Pourquoi, misérable, cette grande artiste, cette femme si tendrement aimée?

« Hélas ! écrit-elle à Fanfan, qui a tenté de l'apaiser, je ne sais pas si la Providence s'occupe de mes affaires ; mais cela me fait sourire quand je vois un homme l'invoquer ou l'accuser. Alors que diront les misérables femmes et que dirai-je, moi, misérable entre toutes !

» De quelle nature singulière, déplorable, m'a-t-elle fait présent, cette Pro-

vidence? Je dis singulière, parce que je ne ressemble en rien aux femmes qui m'entourent. Ce que j'aime est peu prisé; ce qu'on aime est peu goûté par moi, et par un caprice de cette même Providence, elle a mis à ma portée tout ce qui aurait rendu les autres femmes si heureuses, tout ce à quoi je tiens si peu. Enfin, mon pauvre enfant, t'expliquer ce qui se passe en moi me semble impossible; mais le résultat, le voici : il me serait insupportable et même odieux d'appartenir à un homme quel qu'il soit. Eh bien, ne puis-je pas la maudire, moi, cette Providence! Pourquoi m'imposer ce dégoût, cette horreur d'une chose qui plaît tant, à ce qu'il semble? Ton amour devrait être pour nous une source de plaisirs

sans fin. Eh bien, non ! Rien que l'idée d'un contact me fait frissonner d'épouvante. Tu as vu que, pendant trois jours, je ne faisais que pleurer dans tes bras, et maintenant que faire ? Décide... ma nature première, que j'ai combattue pendant quelque temps, a repris le dessus avec une énergie incroyable. Je suis un monstre, un être étrange, une créature incomplète et pourtant mon cœur est plein de toi. Demande ce que tu voudras ; je ne t'offre pas ma vie, c'est si peu que ce ne serait pas un cadeau. Tu es bon et ton affection pour moi est si bien telle que je la voulais. Pauvre mignon, tu es certainement le meilleur cœur, la nature la plus loyale que j'aie rencontrée. Mais je veux vivre seule ; j'ai trente ans passés ;

pas un homme ne posera plus ses lèvres sur ma main nue. Il n'y a plus pour moi ici-bas que le travail ou le couvent. Si je réussis ici, c'est le travail qui l'emportera. Combien il m'est cruel de me montrer ainsi à toi ! J'espérais depuis deux mois pouvoir me vaincre moi-même. Mais non, c'est dans les veines, dans le sang ; la pensée qu'on peut me prendre, me toucher, que je puis être là comme un instrument de plaisir, ayant un homme pâmé dans mes bras, m'est odieuse, et pourtant, mon Fanfan, je t'aime tant. Flains-moi, je suis si malheureuse... »

*
* *

Cette lettre désespérée est du 16 août 1869 et le début triomphal au Gymnase se fera dans quelques jours, le 1^{er} septembre. Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce simplement parce que Desclée, en pleine préparation artistique, veut rester seule, tout entière à son travail ?

Rien ne serait plus facile. Un mot suffirait. Fanfan n'habite pas Paris ; il en est loin ; il n'y peut venir que rare-

ment et pendant quelques heures seulement.

C'est un homme excellent, délicat, bien élevé; un ami incomparable qui aimera la comédienne comme elle aura voulu être aimée — elle le dit elle-même. Alors à quoi bon ces retours sur le passé? Qu'est-ce que veut dire Desclée quand elle explique que sa nature primitive a repris le dessus? D'où vient ce cyclone qui passe dans cette âme malade? Pourquoi ces confessions, ces révélations, que personne ne provoque et que la malheureuse femme, à certains moments de sa vie, adresse spontanément, non seulement à son amant, mais aussi à M. Alexandre Dumas, qu'elle appelle son confesseur?

« Mon Dieu, s'écrie-t-elle, pourquoi ne suis-je pas heureuse ou seulement contente? N'y arriverai-je jamais, excepté pendant ces années de douleurs dont le souvenir me poursuit, *dont je parle sans cesse (sic)*, ce qui fait que je finis par rabâcher; depuis cette époque où j'étais fille de joie avec les apparences d'une fille bien gardée, depuis que je me suis échappée de cette galère, je n'ai à me plaindre de rien et de personne. Que de femmes béniraient le ciel!... Je me porte bien. La salle est comble; chaque soir, des fleurs et des triomphes à rassasier tous les minotaures du théâtre... Eh bien, ça m'est égal... Je finirai par entrer au couvent; voyez-vous, cela est sûr. C'est une idée fixe, une monomanie. Que

fais-je ? Pourquoi ce mouvement, ces combinaisons, ce métier de saltimbanque, cette existence tout à la fois vide, monotone et bruyante ? Historier ce pauvre visage qui demande grâce, faire tomber des mèches sur son nez, comprimer certaines parties de son corps, en développer certaines autres, frotter ses ongles que la nature a voulu ternes et que nous voulons luisants ; puis, avec une conviction étudiée, réciter certaines choses desquelles on ne pense pas un mot, mentir enfin, tromper les yeux et les oreilles d'une quantité plus ou moins considérable de gens pour arriver à les amuser pendant quelques heures ¹... »

1. Notes sur *la Visite de noces*, par M. Alexandre Dumas.

Telles sont les confidences que Desclée adresse à l'écrivain éminent qui lui a donné la haute célébrité dont elle jouit si peu. Et bien plus, tout à coup, dit M. Dumas, je reçus une lettre qui commençait ainsi :

« Voici comment c'est arrivé. J'avais un serin que j'appelais Tamberlick ; je le trimbalais de ville en ville, et cela m'amusait beaucoup de regarder cette petite créature, qui ne s'arrêtait de manger que pour chanter et de chanter que pour manger. Ces deux occupations entremêlées de petits mouvements aussi gracieux qu'inutiles. Un jour, on avait oublié de fermer la mangeoire et le petit imbécile est parti. Que lui manquait-il cependant ?

Pendant deux jours, je suis restée seule, triste; la maison était silencieuse. Alors, je me suis mise en campagne... je courais les quais, les boulevards, pour compléter ma volière, quand je rencontre M*** qui me dit : « Vous êtes toujours seule ; vous » devez vous ennuyer à mourir ; venez » donc dîner avec moi en camarade, sans » façon. » J'accepte. Je m'ennuie tant. M... n'était pas seul. Après dîner, on m'a menée au spectacle. Enfin, mon doux confesseur, je ne suis plus un ange ! »

Et aussitôt, ajoute M. Dumas, elle prend plaisir à se dégrader tant qu'elle peut, elle se traîne dans la boue comme si elle voulait me punir de l'avoir estimée et placée trop haut. Elle écrit :

« Il est magnifique par exemple, grand comme vous, blond, barbe légère, fort, vigoureux. Peut-être n'a-t-il rien inventé, mais on ne lui en a peut-être pas laissé le temps. Il est de ce monde qu'on dit le meilleur; il sait le nom de toutes les femmes de chambre de ces dames. Il sort d'une boîte; pommadé, astiqué dès l'aurore. Voici mon dernier mot: « Mais » vous me parlez toujours comme à une » drôlesse; vous avez l'air d'un homme » du monde avec une fille. » Pauvre cher! s'il se figure que je lui pardonnerai jamais mon infamie. Maintenant, je crois que la chasteté est incompatible avec ma profession... Mais il y a un moyen, un seul, d'en finir avec toutes ces choses burlesques et navrantes. Pas de demi-mesures,

pas de transaction, liquidation complète. Recommandez-moi au refuge Saint-Anne et j'y accepte l'emploi le plus infime. Ce n'est pas une boutade ; essayez. J'y vais demain sans fièvre, sans tristesse et sans regrets... »

*
* *

Cette lettre déplorable est de Desclée !
De la grande artiste, de la femme intelligente, désintéressée, loyale, qui vient de se révéler dans sa correspondance avec Fanfan... Comment cela se peut-il ?

J'ai déjà fait pressentir au lecteur qu'aucune explication complète ne semble pouvoir être fournie. Les biologistes, grands classificateurs de phénomènes et qui ne reculent pas devant les vocables

baroques, ne nous tireraient pas entièrement d'embarras par l'hypothèse que Desclée était neurasthénique, littéraire, simuleuse; hystérique, à tempérament catabolique; une impulsive, une intermittente, une détraquée. Cette série de classifications n'explique pas suffisamment la complication profonde de certains êtres, dont la personnalité morale se dédouble, se décompose et se recompose de la façon la plus inattendue. Entre mademoiselle Desclée admirable et Desclée cabotine, il faut chercher laquelle des deux a eu le plus souvent domination sur l'autre. Faute de l'unité permanente, il y a eu tout de même unité prépondérante.

Dès lors, il ne suffit pas, pour expliquer

Desclée, de la classer parmi les détraquées intermittentes. Il faudrait pouvoir faire comprendre pourquoi la lésion nerveuse, chronique si l'on veut, a toujours produit chez cette femme intéressante la même répercussion psychologique, la même préoccupation se concentrant sur le point de moindre résistance qu'elle avait dans l'âme, c'est-à-dire sur l'horreur qu'elle ressentait de son passé; horreur exagérée, maladive, manifestée à la fois par des souvenirs obstinés et par des réminiscences impulsives. Ce passé, sur lequel son désespoir démesuré se penche, l'attire par une sorte de vertige irrésistible; elle est en équilibre instable au-dessus de cet abîme imaginaire dans lequel elle retombe et d'où elle s'échappe absolument affolée.

Et alors, elle est tourmentée par un bizarre et presque convulsif désir de tout révéler. Elle jette son remords à la tête de tout le monde, elle veut opiniâtement se confesser.

Et plus sa valeur morale augmente, en raison de son travail, de son talent, de sa probité; plus elle pense tristement à l'autre Desclée, pauvre fille de coulisses qu'elle a été. En tout temps, depuis qu'elle s'est élevée à la dignité d'artiste, malade ou bien portante, heureuse, glorieuse ou bien désenchantée, elle fait sur elle-même des révélations que personne ne l'oblige à livrer. C'est une manie, une idée fixe.

On a vu, dès le commencement de cette correspondance, que Desclée, au

moment de partager l'amour de Fanfan, subit déjà l'impulsion singulière qui la pousse à révéler spontanément le désordre d'un passé dont le souvenir l'obsède; elle écrit à un monsieur ami de Fanfan « qu'elle traverse une crise terrible, qu'elle s'ennuie; qu'elle connaît sa folle tête, dont elle a peur; que c'est dans ces moments-là qu'une femme se jette à la tête du premier venu; qu'elle sait cependant ce qu'on a, au fond du cœur, de mépris pour soi-même et de dégoût pour lui après une telle souillure ».

Plus tard, après cette confidence inutile dont elle a pris l'initiative, elle écrira à Fanfan, jaloux du passé, que jadis elle fut une pauvre fille « ulcérée

et froissée ». Ce passé, dit-elle, a existé « avant moi ». C'est ainsi qu'elle précise le dualisme de son individualité. Elle veut dire que la Desclée de ce temps-là « avant moi » était autre que la personne intelligente et nouvelle qu'elle était devenue... « Ne me tourmente pas, Fanfan. » Et elle ajoute cette réflexion vraiment touchante en sa tristesse humiliée : « Songe, dit-elle, que j'ai le même chagrin que toi. » Un autre jour, en encourageant Fanfan affligé de son absence, elle rappellera sa vie d'autrefois. « Patience, bientôt nous ne nous quitterons plus; il faut racheter les fautes d'autrefois, faire pénitence... »

Finalement, à la suite d'une rechute assurément fâcheuse, mais qui, en somme,

ne justifiait pas un tel tapage, au lieu de se repentir tranquillement, toute seule, elle s'échappe du passé où elle vient encore de s'embourber pour s'élan- cer dans une direction morale diamé- tralement inverse. Elle veut encore se confesser et elle n'y met pas d'amour- propre. Elle se déshabille, elle se flagelle devant les confidents divers qu'elle a choisis. Elle a le remords expansif comme une Espagnole pénitente. Mais ce n'est pas à l'Église qu'elle ira s'age- nouiller désespérée : elle se tourne vers M. Dumas, qui a été bienveillant, qui a essayé d'aider la femme à monter jus- qu'à la cime atteinte par l'artiste ; elle le prend, bien malgré lui, pour confes- seur ; elle lui demande conseil ; elle veut

entrer au couvent. Elle oblige M. Dumas à lui répondre comme s'il eût été un confesseur professionnel, exceptionnellement compétent et éloquent ¹.

Non seulement elle se confesse à M. Dumas, mais bien plus, elle se confesse aussi à Fanfan : à son amant, à son ami, qu'elle aime et aimera encore...

« Ma véritable nature, dit-elle, a repris le dessus. Je suis un monstre, un être étrange, une créature incomplète, et pourtant mon cœur est plein de toi; demande ce que tu voudras... ma vie... »

Et la pauvre femme, qui, sans savoir pourquoi, vient de se livrer stupidement

1. Voir les notes sur *la Visite de nocces*.

à un inconnu, presque à un passant, explique qu'elle a horreur de l'amour :

« Que la pensée qu'elle peut être comme un instrument de plaisir, ayant un homme pâmé dans ses bras, lui est odieuse!... Et pourtant, mon Fanfan, je t'aime tant!... Plains-moi, je suis si malheureuse! moi, misérable entre toutes les femmes!... »

Bien malheureuse, en effet, la pauvre Desclée!

Inoubliables, les souvenirs ; encore incorrigibles les réminiscences d'un passé qu'elle revoit, qu'elle a revécu malgré sa répugnance; qu'elle ne reprend pas, mais qui la reprend ; de même qu'une lésion

jadis profonde et qu'on aurait cru guérie, reparait à certains moments de dépression physique.

Et, dès lors, le pouvoir de la volonté par qui se consolide l'unité de la conscience et du talent, reste bien précaire, et, par conséquent, la responsabilité devient, ainsi que je l'ai déjà indiqué, bien incertaine. — Avoir eu de telles faiblesses, et de tels regrets; avoir tant lutté pour se soustraire définitivement à la vulgarité et à la bassesse d'une infortune originelle imméritée; avoir révélé aux témoins de sa vie tant de choses qu'on aurait pu dissimuler... c'est vraiment avoir eu en même temps que le génie de la comédie, la passion de la sincérité, une furieuse vocation pour la

confession et une ardente aspiration vers l'absolution.

Qui est-ce qui la refuse ?

Maintenant, l'orage est passé. Fanfan, tout d'abord attristé et « refroidi », semblait vouloir remplacer tout à fait l'amour par l'amitié. C'était trop tôt. On verra bientôt que, jusqu'à sa mort prématurée, le « bon même » écrivit au « soldat » et compta sur sa tendresse.



CHAPITRE II

On a vu dans les lettres précédentes de Desclée à Fanfan quel orage soudain avait fait ployer leur amour — presque à le rompre — Fanfan, naturellement, n'accueillit pas bien la confidence affolée et désobligeante de la comédienne retombée dans son obscur passé et devenue ainsi « la plus misérable des femmes », disait-elle. L'interprétation de cette déclaration enfermait l'officier dans le dilemme

qui oblige un amant trompé, à se soumettre ou à se démettre. Fanfan d'abord, voulut démissionner. Ensuite, peu à peu, à la force de son cœur désillusionné mais compatissant, il se résigna au parti le moins bête et le plus généreux : le pardon sans explications ; le pardon silencieux qui ne contente pas complètement les femmes en mal de repentir, tant qu'elles le sentent difficile et douloureux à accorder. — Elles voudraient l'amnistie intégrale, la chimérique suppression du fait accompli ; pour rester en paradis après le triomphe du serpent, comme si rien n'était arrivé. Mais ce qui est fait est fait ; le moment de ne pas commettre la faute ne reviendra plus ; les dieux eux-mêmes n'ont pas de pouvoir rétro-

actif contre leurs propres erreurs. — Cependant Desclée qui ne réfléchissait guère à ces vérités rigoureuses, Desclée d'abord agitée par l'inflexible responsabilité, mais bientôt lassée de son remords excessif, après avoir trop parlé de son péché, ne veut plus du tout qu'on en parle ; elle refuse l'explication demandée par Fanfan ; pour cette raison bien féminine, qu'elle souffre plus que son amant du mal qu'elle vient de lui faire ; elle ne demande pas formellement l'amnistie intégrale, parce qu'elle ne sait pas ce que c'est ; mais elle réclame le pardon sans conditions et sans discussion.

« Je t'en supplie, mon Fanfan, que vas-tu me demander, que veux-tu que je

te réponde ? Je ne sais pas ce que je suis moi-même. Tu vas me faire mal, me bouleverser inutilement, nous ne pouvons rien changer à ce qui est. J'ai besoin de toutes mes forces ; tu vas me briser. Tu sais bien que tout cela finira par des larmes, des énervements ; demain, je ne pourrai plus me tenir ; mon travail est commencé, il me faut du calme. Je ne puis rien pour alléger ta douleur, la mienne ne diminuera pas la tienne et toi, tu peux m'éviter une explication horrible : celle que tu me demandes. Je t'aime de tout mon cœur, mais ne me tourmente pas, je t'en supplie ; je suis malade, tu me diras des choses tristes, le découragement s'en mêlera et je ne rêverai plus que le couvent ou le suicide. »

Et voilà comment le bon Fanfan, si dévoué, si tendre, fut tout de même trompé, sans avoir jamais su pourquoi, ni Desclée non plus.

« Au nom du ciel, s'écrie le môme, n'en parlons pas, ou bien je me décourage, je me cloître, je me suicide. »

Fanfan se tut, mais malgré sa bonté, son amour fut longtemps refroidi.

Desclée se crut abandonnée.

« Pourquoi pas de réponse, mon Fanfan. Vous ne savez que dire. Je connais ces situations; ne craignez rien. J'ai peut-être quelques vestiges de jeunesse;

mais au fond, je suis vieille; je sais tout et je ne m'étonne plus. Ce qui arrive aujourd'hui, je le prévoyais; je le prévoyais il y a un mois, il y a un an; je le prévoyais même en janvier 1868. Écrivez-moi donc simplement, naturellement, dix lignes si vous voulez, mais ne vous forcez plus à une expansion qui ne peut plus exister. Vous n'êtes ni plus ni moins que les autres hommes. On vous a construits ainsi, pourquoi vouloir autre chose que ce qu'a voulu le Créateur?... c'est ainsi que cela doit être; soumettons-nous. Donc, donnez-moi tout bonnement de vos nouvelles, dites-moi que vous êtes heureux, j'en serai enchantée pour vous. Et si vous ne devez pas venir à Paris la semaine prochaine, dites-le sans prétexte;

une mauvaise raison serait indigne de vous et de moi.

» Votre amie...

» L'Empereur vient de m'envoyer un superbe bracelet. J'ai répondu une lettre bien gentille, par l'entremise de M. Laferrière bien entendu. Voilà les nouvelles, je vous aime bien ! »

Peu à peu Fanfan, lentement, dégèle. Le même en sera quitte pour la peur. Bien petite punition pour la grosse faute commise envers un si incomparable ami. La comédienne d'ailleurs se montre, une fois son frénétique remords disparu tel qu'il était venu, aussi tendre et désintéressée qu'elle était jadis. Elle a la prétention, inacceptable, de rembourser à

Fanfan quelques milliers de francs qu'il avait envoyés à un tapissier ; elle insiste jusqu'à ce que, sérieusement, le grand cuirassier soit prêt à se fâcher d'une persistance qui le fatigue. Il semble d'ailleurs, qu'à cette époque de leur liaison, l'amitié seule, — sans rien autour, — aura rapproché Fanfan de Desclée. Il s'occupe d'elle, il lui est utile. Mais il ne se plaint plus de l'absence et évidemment, il n'a pas essayé de triompher de la répugnance que la comédienne avait ressentie contre elle-même, à la suite de la rechute dans son triste passé ; l'officier silencieux, mais non pas encore réconcilié, intervient en ami, en artiste élégant et connaisseur, pour que les costumes de Froufrou soient irréprochables. Voici, d'après une lettre

du 5 novembre 1869, la description de l'une de ces toilettes d'antan :

« Oui, il y a du velours violet autour du col ; il y a également du velours aux manches ; elles ne sont pas plates ; un peu larges et resserrées entre le coude et le poignet par un ruban de velours ; le bas forme volant et est bordé de velours, il en sort un volant de mousseline et dentelle blanche. Rien dans les cheveux avec la robe verte, les manches Pompadour sont comme dans les vieilles gravures ; elles s'arrêtent un peu plus bas que le coude et se terminent par un sabot marquise ou, si vous comprenez mieux, par une sorte de petite manche pagode. Un plat de tulle blanc qui

dépasse très peu et qui remplit la largeur du bas. Est-ce que je me fais comprendre? Autour du cou, petit ruban bleu attaché devant par un nœud bleu et rose. Décolletée en carré, très bas devant, mais montant dans le dos et sur les épaules. C'est le décolletage des vieilles gravures. Ne riez pas trop de mon dessin. Le décolletage va un peu en élargissant. Merci pour les dessins. Avez-vous lu le *Journal amusant*? Il y a des portraits de Froufrou charmants. Je vous aime parce que vous êtes bon et pas bête... »

Au milieu du succès colossal de *Froufrou*, un incident se produit : le chien de Desclée devient malade. Anémié par

la vie de théâtre, se couchant trop tard, passant toutes ses soirées au Gymnase, Boulot, diabétique, surmené, asphyxié par le gaz, se détraque.

« Vite, vite Fanfan, chez votre vétérinaire pour une consultation ; Boulot est malade. Une oreille brûlante, toute rouge en dedans, avec un écoulement sanguinolent. L'appétit est bon, le nez frais, mais constamment sa petite tête est secouée comme si ça le gênait. Que faut-il faire ; on dit que tous les chiens crèvent de maux d'oreille, est-ce vrai ? »

Incidemment, sans paraître y attacher une grande importance, Desclée parle du succès inouï qu'elle a dans *Froufrou*.

Autant elle exagère lorsqu'elle est prête à admettre que tous les chiens crèvent de maux d'oreille, autant elle est calme lorsqu'elle parle de son théâtre.

« M. Montigny vient de m'augmenter en première année de trois mille francs. Je suis très contente. Le succès continue et augmente même. J'ai une existence à la fois vide et remplie ; arrangez cela. Je me lève à midi, déjeuner, quelques visites, — M. Dumas ou des auteurs. — Un peu de musique, de tapisserie. Cinq heures arrivent. Vite dîner et *Froufrou*. Nos recettes n'ont pas encore diminué ; on fait le maximum. C'est sans exemple, paraît-il. Mais c'est toujours la même chose et je m'ennuie tant à Paris !

M. Dumas vient me voir quelquefois. Il est toujours très bon pour moi. »

Desclée a vraiment de sérieuses raisons pour être touchée de la bonté de M. Dumas à son égard. Une bonté très grande, en effet, très calme, très haute ; une bienveillance qui laisse M. Dumas à sa place et la comédienne à la sienne de toutes les façons. J'ai trouvé dans la correspondance de Desclée avec Fanfan, deux lettres vraiment charmantes du maître, elles sont inédites ; elles n'ont point été écrites en vue de la postérité. Elles sont le témoignage incontestable de l'accord complet entre le caractère et le talent du célèbre écrivain. J'ai obtenu de M. Dumas l'autorisation de publier

ces lettres, qui compléteront la psychologie de Desclée en ce sens, que M. Dumas indique précisément à la comédienne tout ce qu'il faudrait qu'elle pût gagner en sincérité, en courage, en simplicité, pour se rapprocher de la dignité nécessaire ; pour la conquérir et la garder. Desclée demande que M. Dumas, devant qui elle a répété *Diane de Lys*, vienne assister à la reprise de cette pièce.

« Impossible, ma chère enfant, j'ai du monde chez moi. Je suis en plein travail et faut-il tout vous dire, cette reprise ne m'intéressait qu'à cause de vous. Je suis allé à Paris exprès pour vous voir répéter. Je vous ai dit ce que je pense ; je suis très content ; je crois que vous aurez le succès que vous méritez. Voilà l'import-

tant, le reste ne signifie rien. Un conseil : quelque rôle que vous jouiez à Paris, quel que soit le succès de la pièce et quel que soit le public, nombreux ou non, tenez toujours le rôle comme si vous le jouiez pour la première fois. Ce n'est qu'à cette condition qu'on reste grande artiste. Il y a toujours, dans la salle, quelqu'un qui mérite qu'on joue pour lui. C'est celui-là qui fait les réputations. Un autre conseil : c'est de faire cacher Paul le plus simplement du monde. J'insiste beaucoup sur ce point parce que c'est un des nœuds de la pièce et qu'il faut que ce soit bien fait. Vous êtes une gentille fille ; vous avez de l'esprit, du talent. Je vous aime bien. Ne cabotinez pas trop. »

» A. DUMAS. »

A la même époque, Desclée, dans une nouvelle crise — de découragement — a écrit au maître que « tout lui est égal ». Il lui répond, la réconforte, la relève. Son intervention fait penser à quelque fable invraisemblable où l'on verrait un aigle bon enfant qui, au lieu de manger bêtement une alouette épuisée, entraînée vers la terre, la soutiendrait sur son aile puissante et la ferait remonter vers la grande lumière de l'air.

« Ça vous est égal d'avoir du succès, parce que vous en avez. Ça ne vous serait pas égal de n'en pas avoir. Il y a cela de bon, quand on est au-dessus des autres, qu'on n'est plus avec eux. C'est toujours ça de gagné. Comme votre intelligence

dépasse la moyenne de celle des femmes qui font ce que vous faites, ce que vous faites ne vous satisfait pas ; et comme cette intelligence, cultivée depuis peu de temps, n'est pas encore au niveau de celles auxquelles vous voudriez l'égaliser, vous souffrez réellement. Vous êtes entre ciel et terre. N'importe ! jetez-vous tête baissée dans le travail et dans l'art ; utilisez tout ce que vous savez, tout ce que vous avez senti, tout ce que vous avez souffert, et votre âme se fera peu à peu en vous. Soyez certaine, quoi que vous ayez fait de mal, consciemment ou inconsciemment, que cette âme existe et que vous êtes dans l'âge où vous pouvez encore la fixer en vous et la rendre immortelle. Ce qu'on appelle le libre arbitre n'est pas

autre chose. Il y a un moment dans la vie où la claire vue du bien et du mal nous apparaît distinctement. C'est à ce moment, plus ou moins retardé selon les circonstances et les milieux, que nous nous créons nous-mêmes en dehors de l'existence fortuite que nous devons à nos parents. Sans compter qu'ils ne savaient pas toujours très bien eux-mêmes ce qu'ils faisaient en nous la donnant. Si nous laissons échapper ce moment, c'est fini. Notre âme se sépare de nous ; nous marchons, nous mangeons, nous dormons, nous regardons, nous parlons, nous tournons sur nous-mêmes. Nous ne vivons pas... Vous êtes dans cette grande crise, ma chère enfant ; que vous soyez une cabotine ou une duchesse, que vous

ayez été dans votre passé une honnête femme ou une prostituée, tout cela ne signifie rien à l'heure où vous êtes si vous acquérez maintenant la conscience supérieure. C'est à vous de vous mettre au monde, de vous enfanter divinement. Le moment ne reparaitra plus. Saisissez-le comme j'ai fait quand je me suis trouvé en face de lui. Vous verrez bientôt avec quelle sérénité vous serez maîtresse de vous et de tout ce qui vous a dominée, froissée, égarée jusqu'à ce jour. Vous laisserez alors votre corps accomplir, dans ce monde matériel, sa fonction dont vous avez besoin pour vivre et pour faire un support à votre esprit, et vous suivrez pendant ce temps-là votre âme dans les régions nouvelles que vous lui aurez réso-

lument ouvertes. Ayez courage, car si vous retombiez maintenant, après l'effort que vous aurez fait, vous n'auriez plus d'autre ressource que la vie la plus abominable et le suicide peut-être pour oublier ce que vous avez entrevu. On ne s'aventure pas impunément dans le royaume de Dieu, il faut y aller toujours en avant — on n'en revient pas comme on était. Quelle drôle de lettre, n'est-ce pas, à lire entre deux actes de *Froufrou*, ou le soir au retour du théâtre ! Mais je ne puis mieux vous prouver mon affection et mon estime qu'en essayant de vous faire monter où je suis, au lieu de descendre où vous étiez avant que nous nous rencontrions par hasard. Travaillez, soyez bien sage et aimez-moi, puisque cette

bonne idée vous est venue ; vous êtes sûre de ne rien y perdre et vous y gagnerez peut-être quelque chose.

» A. DUMAS. »

La tendance de cette lettre est curieuse, étant donné que M. Dumas ne s'est guère révélé lui-même qu'à propos de son Théâtre ; plutôt en moraliste, censeur des mœurs contemporaines, qu'en métaphysicien démonstrateur de l'immortalité des âmes. En fait d'âmes, M. Dumas voudrait bien conserver la sienne — elle en vaut la peine — et celles qui l'intéressent. C'est pourquoi il espère, il enseigne qu'on peut se créer divinement par la volonté personnelle, s'ennoblir jusqu'à faire partie d'une aristocratie admise à l'honneur

de l'immortalité dans le royaume de Dieu. Cette aspiration du grand écrivain résulte de l'une des lois cruelles qui sévissent ici-bas : *Qui auget scientiam auget dolorem*. Plus on est intelligent, plus on souffre ; plus l'âme a été cultivée, raffinée par la pensée, par le doute, par l'art, plus elle se complait dans sa parure et plus elle ressent l'incertitude de sa destinée finale ; plus elle est précieuse, plus elle craint de se perdre. Son courage, agrandi par la volonté, ne la préserve pas de la préoccupation du néant incompréhensible et menaçant... Et alors, on pense que Dieu devrait au moins sauver ces âmes-là ! Le désir du salut engendre l'espérance. C'est de l'animisme intéressé, et intéressant ; du renanisme,

pas très libéral — tel qu'était Renan lui-même. En somme, à tout hasard, on ne saurait être mieux immortalisé que par soi-même ; « l'espoir, il est vrai, nous console et nous berce un temps notre ennui. » Personne ne sait « si rien ne marche après lui... »

Au mois de mai le bon Fanfan a encore un désagrément à cause de la peinture à l'huile. Desclée s'efforce de lui faire prendre patience.

« Écoute, mon cher mignon, ne t'agace pas surtout ; je n'ai pas vu ton tableau au Salon.

» Qu'est-ce que ça veut dire ? je me faisais une fête de l'y voir. Il y a des croûtes affreuses au milieu de quelques

fort belles choses; des Vénus en masse. Mais tu n'y es pas, mon Fanfan. C'est encore à recommencer. Dans le livret non plus, il n'y a pas ton nom. Fais-moi le plaisir de n'être pas triste; ris-en, c'est drôle au fond. Il y en a des mauvais!! Mais comment n'étais-tu pas prévenu? vrai, il y en a qui sont à mourir de rire! Il est certain, que comme paysage tu aurais été des bons; les quelques belles choses sont des nus. Mais ne sois pas triste surtout, pense que je t'aime bien et que le reste n'est rien. Tout le monde me dit que j'ai une excellente mine, que je suis plus jolie. Voilà deux fois que tu me rends belle... »



Cependant le succès de *Froufrou* semble inépuisable. Mais Desclée, pas un instant, ne s'en est grisée. Le 23 février 1870, elle écrit à Fanfan :

« Ne sois pas inquiet, je suis trop abrutie pour écrire; je ne me porte pas trop mal en ce moment, mais ce temps pluvieux, et surtout la quatre-vingt-cinquième représentation!... Je n'en puis

plus. Merci, mon Fanfan, pour la musique et pour toute l'affection que tu me donnes et me prouves... »

Desclée, malgré les acclamations qu'elle recueille chaque soir, veut en finir avec *Froufrou* après la centième représentation; elle veut s'en aller et ne pas reprendre sans s'être reposée, la *Princesse Georges*, que le Gymnase voudrait remonter. Elle se révolte.

« J'avais du courage pour cent représentations comme on prend des forces pour une longue course, et qu'on sait qu'on pourra s'asseoir en arrivant. Mais si l'on vous dit : il n'y a pas de sièges, c'est encore plus loin. Alors on tombe. Je

me faisais une fête de me reposer. Aussi, lorsqu'on m'a dit : on reprend *la Princesse* : grand tapage, dispute avec le patron et, finalement, ma démission. Il ne l'accepte pas, me dit-il, dans une lettre pleine de jolies phrases et de douces paroles, mais ça m'est égal, je ne la reprends pas. Dumas s'en mêle nécessairement ; il est venu me voir. Mais je suis comme les poltrons qui vont au feu et quand je m'y mets je m'entête. Je partirai sans dire adieu à personne et je veux les voir venir. C'est par trop d'exploitation. Je donne tout mon temps, ma santé, ma vie, douze mois d'un travail effroyable et je ne puis obtenir un mois de repos qui m'est dû. J'ai crié, crié, et je crie encore ; tu vois cela d'ici, et je n'en suis

que plus lasse, à ne pas me tenir. Je partirai le 27 avril au plus tard. Cherche-moi un appartement. »

La révolte de Desclée s'apaise et la rancune silencieuse de Fanfan aussi. Le Gymnase accorde à Froufrou le repos indispensable.

« J'avais, écrit-elle à Fanfan le 17 mai, pris le meilleur parti et la paix a été signée. Derval m'a dit que Montigny devait arriver d'un jour à l'autre ; alors, Fanfan, je n'irai pas chez toi ; il faudra encore que tu te déranges. Je m'ennuie bien sans toi, mais je crois plus sage de rester afin de me présenter à la première réquisition du colonel... Aimée aime bien

le soldat... Nous sommes dans le coup de feu, je travaille à une robe, tu comprends ! Viens, Fanfan, viens le plus vite possible ; apporte la robe de foulard, mais choisis-la la plus foncée possible, pas jaune serin ; marron clair ou jaune très doux... Dumas m'a lu sa pièce. C'est superbe ! J'ai ta bouteille et je suis à la lettre tes prescriptions, je serais si contente si je guérissais mon chien... Meynadier n'est pas encore venu ici ; je ne sais où il est. Ce sera peut-être long, mais c'est de l'argent sûr pour moi. Retire ton doigt du gilet, mon Fanfan, j'ai compris. Que je t'explique à mon tour ce que je pense depuis quelques jours : le médecin qui me soigne me dit : quittez Paris puisque vous le pouvez. Alors voilà ce que j'ai

combiné, tu me diras si c'est bien. Montigny arrive demain, je vais le trouver, je lui dis adieu et je vais passer une semaine avec toi. Puis je reviens et je vais, selon l'ordonnance du médecin, passer la fin du mois en Suisse avec ces gens de Lyon dont je t'ai si souvent parlé. Le mari y prend les eaux tous les ans. Puis, le 1^{er} août, je reviens et je te retrouve quelque part où tu m'auras précédée d'un jour pour trouver une maisonnette. De toutes façons, je serai mercredi soir chez toi. Qu'en penses-tu?... »

Mais la vie de théâtre est pleine de changements à vue. Au lieu d'aller trouver Fanfan, Desclée est entraînée en Italie par son ancien impresario, qui

lui a ménagé des représentations triomphales.

Florence, 8 juin 1870.

« Mon cher Fanfan, je suis à Florence comme tu vois, dans les fleurs jusqu'au cou, et mon encrier s'est répandu dans le sac, je n'ai plus d'encre et le sac est sali. Enfin, je n'ai pas pu faire autrement; les Florentins, les Milanais me demandaient; des réceptions de reine et puis cinq cents francs par soirée. Il faut que je me fasse riche le plus tôt possible et je vais encore rapporter une jolie somme.

» Partout les salles sont retenues d'avance et j'ai des ovations comme un

Bonaparte. Je pense à toi toujours, mon cher mignon, je t'aime de tout mon cœur, j'attends impatiemment le repos près de toi. Sois bien sage, je reviens toute à toi. »

Tout va bien puisque Desclée qui ne voulait plus être à personne est toute à Fanfan. Le congé accordé par le Gymnase n'est pas fini. Les médecins continuent à prescrire un séjour près de la mer. Pendant ce temps-là, l'infidélité « du même » a porté chance à Fanfan, qui, de capitaine qu'il était, est devenu commandant. Malheureusement, Boulot ne va pas bien.

« Je suis triste, dit Desclée, parce que Boulot est borgne ; un œil bleu et un

noir. Le vétérinaire a dit que c'était un commencement de cataracte et il m'a donné une poudre... »

Une poudre contre la cataracte ? Fanfan intervient, il envoie une consultation du vétérinaire de son régiment. Boulot reste borgne...

Desclée raconte le départ de Prévot-Paradol pour l'Amérique.

« Ce pauvre Paradol est parti, il avait l'air bien triste. Il nous a dit au revoir, dans un an. Les départs sont toujours pénibles. Halévy l'a conduit jusqu'à Brest ; ils s'aiment beaucoup et je me représentais leur serrement de cœur quand le vaisseau s'éloignera. Je crois que Paradol

fait cela parce qu'il n'a aucune fortune...

Cependant Desclée n'a pas encore exécuté la prescription de son médecin. Elle va partir pour Boulogne ou pour Honfleur. Fanfan promet d'aller la rejoindre. Tout est entendu ; mais, de nouveau, tout change ! Au lieu de se reposer, Desclée se fatigue. Elle part pour Lyon, donner des représentations.

« On m'a offert, dit-elle, six cents francs par soirée. C'est une bien grande corvée, mais je ne pouvais pas faire la grande dame et je n'ai pas le droit de regretter ma fatigue. Je ne te parle pas du succès ;

ça m'est bien égal, je ne pense qu'à m'en aller près de toi. »

Malheureusement Desclée a mal supporté cette fatigue nouvelle et, à peine revenue, elle est sérieusement malade ; une angine, un refroidissement.

« Mon Mignon,

» Je suis malade, je t'écris sur mes genoux, dans mon lit. Tu sais, c'est encore un refroidissement auquel je suis si sujette. Jeudi, il faisait très chaud, je me serai trouvée dans un courant d'air et le soir, j'avais la fièvre et j'ai bu des bocks en masse, la nuit une fièvre de cheval qui depuis ne m'a presque pas quittée, des élancements, mal de gorge,

la tête lourde, etc... le médecin dit, ce ne sera rien, mais je m'ennuie parce que je suis couchée. Cette nuit, les soldats sont partis par les deux gares, surtout par l'Est, un employé a dit à ma concierge qu'on avait préparé douze cents wagons, toute la nuit on a passé avec des cris, du monde, du tapage, je crois que c'est sérieux cette fois, on dit que le pont de Kehl est miné du côté de Bade ; mon médecin dit que malgré les nouvelles armées, il y aura moins de morts parce que la fatigue et la maladie en tueront beaucoup, et que cette fois ça ira vite... »

Aussitôt rétablie, Desclée part pour Boulogne-sur-Mer. Est-ce enfin le repos,

le calme? Non, c'est la guerre de 1870 qui va devenir terrible. Bientôt les mauvaises nouvelles, les renseignements déjà suspects et menaçants... troubleront la paix des premiers jours de grand air.

Boulogne, 3 août 1870.

« Oui, mon Fanfan, j'ai été à la messe et le soir le premier vicaire est venu dîner avec nous, mes propriétaires sont vraiment d'excellentes gens, nous sommes convenus de continuer de prendre nos repas ensemble; cela nous empêche d'être si seules, et comme c'est la femme qui fait les achats, tu penses quelle économie. Le mari est un ancien capitaine au long cours. Quand ils ont eu quelques sous,

ils ont acheté deux ou trois bicoques et ils ont sous-loué; il est marguillier de la paroisse, proposé pour être conseiller municipal, etc. J'ai déjà presque faim; je me lève à sept heures, je me couche à neuf heures. C'est bon — j'ai un bon piano, je lis, je me promène, je pense à toi, voilà le programme de chaque jour; tu sais déjà que nous avons pris Sarrebruck et ce n'est pas fini. Attends un peu. Boulot va très bien! mais l'œil est toujours trouble, faut-il continuer son eau? Et nos fenêtres donnent sur le port, on voit tous les bateaux entrer et sortir. Hier soir, un petit jeune homme de la ville s'est baigné à marée basse; il s'est noyé, une révolution tu penses, un émoi! Tout le monde en a rêvé cette nuit. On

l'a retrouvé ce matin dans les eaux du port. »

.

Voici les premiers revers :

« Veux-tu avoir la bonté de dire, dis, que ce sera bientôt fini. Quelles tristesses ! Rassure-toi, nous avons eu la chance de loger chez de braves gens ; le mari est patriote enragé. Il ne dort plus ; nous non plus, depuis que ça va mal. Ce matin, on a arrêté des espions prussiens qui se disposaient à couper les fils télégraphiques de Calais et de Londres. Ils sont au fort ; on les interroge... Le pauvre empereur, comme il doit souffrir ! Dis-moi pourquoi je devrais rentrer

à Paris ; il me semble que je serais plus tranquille ici ? En attendant, nous ne faisons que pleurer. Je lis les journaux tout haut ; les braves matelottes en bonnet blanc viennent entendre ; on leur explique ce qu'elles ne comprennent pas. Nous attendons le grand combat avec une fièvre affreuse... Et les blessés, les prisonniers, est-ce qu'on les fait souffrir là-bas ? Nous donnerions notre dernier denier pour les soulager... Et je n'ai personne pour me défendre. Je pense, en m'endormant, à tes grandes moustaches. On ne fait pas d'argent au théâtre et cependant Montigny veut garder le Gymnase ouvert pour ne pas mettre une foule de petits employés sur le pavé... C'est très bien, cela, hein ? Tu sais qu'à

la Villette on a fait une révolution, tué des agents, des enfants. P... prétend que c'est la police qui organise ces émeutes. Vois-tu les agents se tuant entre eux?... Veux-tu avoir la bonté de dire, dis, que tu viendras bientôt, aussitôt que ce sera fini. »

Pauvre Desclée, quelle illusion! Bientôt finie, cette guerre qui ne fait que commencer, qui suspendra la civilisation et fera renaître la haine des races, la barbarie !

Desclée voyant que ce n'est pas fini, quitte Boulogne et rentre à Paris.

Dans presque toutes ses lettres à Fanfan, pendant la guerre, « le bon même » demande « si ça va bientôt finir ». Elle

croit que c'est un duel entre adversaires également intelligents. Le vainqueur ne dévalisera pas le vaincu ; il ne l'insultera pas ; les témoins interviendraient. Et puis, à quoi bon ; le vaincu ne peut pas mourir.

« Alors quoi ? Il faudrait recommencer. Jamais on n'aurait un moment de tranquillité. Ce serait absurde. »

C'est possible , mais c'est pourtant comme cela, rien n'a été fini ; si la force défait un jour ce qu'elle a fait, il n'y a pas de raison pour que l'alternative cesse. La Victoire est une fille qui change de lit souvent ! C'est pourquoi son œuvre allemande est inepte et fragile. Elle n'a

pu fonder que l'empire de la mort. Nos vainqueurs n'ont pas consulté Desclée, et alors rien n'est fini !...

« Mais, s'écrie « le même », quand ces deux armées se seront exterminées, qu'est-ce que ça aura prouvé, que fera-t-on ? Est-ce que ce sera fini ?... Sais-tu que les cuirassiers blancs sont anéantis ? Il n'en reste pas, a dit le ministre de la guerre.

» Quant à P***, je doute qu'elle revienne, je l'ai trop secouée... Elle est venue l'autre soir me dire que, depuis de longues années, on payait pour avoir une armée active considérable et qu'à la déclaration de guerre on n'avait trouvé que la moitié des hommes sur qui on

comptait ; que l'empereur volait tout l'argent qu'on avait donné ; que, toutes les nuits, l'impératrice faisait des paquets, déménageait les Tuileries et emportait toutes les valeurs et les bijoux de la Couronne. J'ai été indignée de toutes ces stupidités... Je rentre, il est une heure ; on ne joue pas demain. Le Gymnase est resté ouvert le dernier ; les événements sont de plus en plus graves , il ferme. Que va-t-il se passer ? On va encore se massacrer. Et puis après ? Les journaux sont remplis d'absurdités. On dit que le roi de Prusse a menacé l'empereur de le faire fusiller ; que pour sauver sa tête, il a donné les moyens d'entrer dans Paris... On dit que Trochu a enfermé l'impératrice à Saint-Cloud pour la forcer

à rendre ce qu'elle avait volé. Tu ne peux te faire une idée de la folie d'un peuple en délire. Je ne lis plus rien... Comme je t'ai aimé en pensant que je pouvais te perdre. Pense donc, si je ne t'avais plus!... Dis, mon aimé, veux-tu avoir la bonté de dire, dis, quand ce sera fini?... Ils vont venir, bien sûr, et je ne pourrai plus rien recevoir de toi. On dit qu'ils sont à La Ferté. Ils peuvent être à Paris jeudi ou vendredi! dois-je partir pour Dieppe? Que faut-il faire?...

» Il se peut que demain ou après-demain nous soyons entourés. On ne voit sur le boulevard que longues files de voitures chargées de grains, de farines, des troupeaux immenses, des files de

voitures de déménagement qui viennent des campagnes environnantes.

» Sois tranquille pour moi, mon Fanfan, sois tranquille, je t'en prie ; je ne suis triste que pour les autres, pour les soldats. Je suis désolée de mon inutilité. Ne sois pas inquiet. Je me porte bien. Tu sais que j'ai quelques bons amis et que, personnellement, je n'ai rien à craindre. Attends-toi à ne rien recevoir. Au revoir, au revoir. Reçois ma profonde tendresse... Au revoir ! »

*
* *

Octobre, novembre, décembre, janvier, février, les mois terribles, inoubliables, sont passés. Paris, furieux, héroïque, pris d'une folie admirable, que n'aura pas Berlin, s'est défendu ; la faim seule a vaincu. Tout est perdu, fors l'honneur ! Desclée s'est tirée d'affaire. Plus de lettres à Fanfan, plus de lettres de Fanfan. Mais la paix va se faire. Quelle paix !...
« Aie la bonté de dire, dis, mon Fanfan,

que c'est fini ! » Pas le moins du monde. Voici la Commune ! La Commune vue du Gymnase, qui s'est rouvert. On fait une levée forcée de tous les hommes de dix-sept à trente-cinq ans. Les autres vont au spectacle, le soir, avec ou sans leurs femmes.

« Ne t'inquiète pas, Fanfan, nous faisons des recettes très convenables. O Parisiens ! Moi-même, j'ai l'insouciance des autres ; je discute chiffons, j'essaye des coiffures nouvelles... Et ce qu'on blague !... On annonce la mort de Flourens. Sois donc tranquille, je te dis ! Nous froufroutons tous le soir devant pas mal de gens qui rient très fort... Dimanche, les canons, le rappel, les voi-

tures d'ambulance, les bataillons encombraient le boulevard, et nous avions plus de six cents francs de location...

» Voilà la démonstration qui revient de la Bastille. Nous sommes tranquilles jusqu'à demain, où elle en reviendra encore. Dieu ! que c'est insupportable d'entendre ainsi tambouriner et trompeter du matin au soir ! Quant aux émeutes, il n'y a rien à craindre, pour Montmartre du moins. Ils font la garde nuit et jour autour de leurs canons et, quand on leur demande où sont les canonniers, ils se fâchent et ils disent que c'est eux. Quel drôle de pays ! Comme ça serait amusant si ça se passait à l'étranger !... M*** me taquine constamment sur toi. On lui a dit que tu étais beau garçon ; alors il

me complimente. Entre nous, je ne t'ai jamais trouvé joli ; si j'ai dit le contraire, c'est pour te faire plaisir. Quand nous nous sommes mariés, je te trouvais laid, mais gros ; après je t'ai trouvé pas beau, mais mince. Tu peux remuer tant que tu voudras, ça m'est égal. Sachez que vous n'êtes ni joli ni gros, mais flouche, mince et un peu *cron*¹... Il paraît que ça va mal à Montmartre... »

En effet, Montmartre, décidément, continuait à se séparer de l'État. Le 19 mars, Desclée écrit :

« On n'a pas joué hier ; nous sommes dans le pétrin. J'ai fait déjà quelques provisions de sucre, café, conserves, car

1. *Cron*, mot patois du Nord qui signifie, lourd, pesant.

il paraît que ces messieurs empêchent d'entrer et de sortir. Je viens d'entendre des gens qui disent que *c'est ridicule* qu'on ait tué les deux généraux!... Il paraît que les ministres, à l'Hôtel de Ville, ont des costumes singuliers : des plumes d'aigle, des poignards, des sabres et des revolvers tout autour du corps!... Je n'ai pas affranchi ma dernière lettre ; il n'y a plus de timbres à Paris... Mais ce qui m'agace le plus, c'est cette trompette et ce tambour!... La pièce de Dumas sera jouée par Ravel, Landrol, Massin et moi, aussitôt que les événements seront finis. En dix jours, elle sera sue... Jean se promène à cheval avec un costume étonnant. Je crois qu'il est dans l'état-major!... Je regarde mes oiseaux toute

la journée. J'en ai sept, un tout bleu, deux petits rouges. Ça m'amuse tout plein... »

De plus en plus, Montmartre s'est séparé de l'État :

« J'ai une barricade sous mes fenêtres — écrit Desclée le 20 mars — de l'angle du café à l'angle de la rue Saint-Lazare. Je fais un détour pour aller au théâtre. On va encore le fermer. Les gardes nationaux se promènent toute la journée; ils font de la musique, tambours, trompettes. On ne peut plus dormir. Je passe mon temps à lire ou à coudre auprès de mes oiseaux. Il fait bon vivre avec les bêtes par les temps qui courent... On me

pousse la table dans le coin et je déjeune avec eux. Le petit arbre à grandes feuilles est à côté; cela me fait comme un jardin... L'autre soir, j'ai pu aller au Théâtre-Français; les officiers supérieurs sont venus tout d'un coup, avec un grand bruit de bottes et de sabres, accompagnés par des cantinières. Ils se sont installés dans les premières loges. Ils avaient des ceintures et des panaches rouges... Et les rues sont désertes, les magasins fermés, tout le monde agacé... Nous répétons tout de même *les Femmes terribles*, un très joli rôle pour moi. Puis on remonte *les Grandes Demoiselles*, et Montigny m'a demandé si je consentais à jouer une de ces figurations. Cela m'ennuie; je vais avoir l'air stupide; mais je

ne puis refuser à ce pauvre homme qui, en ce moment, nous paye de sa bourse. Et il a deux de ses pensionnaires enceintes!... »

Paris, 12 avril 1871.

« Je rentre du *Demi-Monde*. Figure-toi que nous avons une très belle recette ; « le même » avait une très jolie coiffure et était très joli. On entendait le canon de temps en temps et le public était très gai. Dans la journée, réquisitions, terreur, enterrements avec mise en scène ; et le soir, théâtre, farces, blagues et divertissements. La Commune a fait demander M. Montigny. Elle exige un bénéfice pour madame Duval, la femme d'un général?... »

Cependant la séparation de Montmartre et de l'État n'est pas définitive. L'affreuse guerre civile devient tout à fait tragique et le 26 mai Desclée annonce à Fanfan qu'elle ne s'en porte pas plus mal.

« Nous sommes tous debout. Mais quelle algarade, mon appartement est comme une écumoire ; tout est en morceaux, en loques ; la maison tient encore cependant. J'ai eu les bottes dimanche à temps (*sic*). Je crois qu'il va falloir déménager. Pauvre propriétaire, nous avons passé quatre heures dans une cave. Quelle aventure. A bientôt les détails.

» ... Oui, mon cher aimé, mon beau petit appartement est massacré ! Le salon et la salle à manger sont en ruines. Je

cours toute la journée pour trouver une autre installation, car il va y avoir pour trois mois de réparations et je ne puis rester au milieu des maçons, peintres et vitriers. La maison a été criblée d'obus pendant trois jours. Nous avons une barricade sous nos fenêtres. La troisième journée a été terrible. Tu peux m'emmener à la guerre. Au plus fort du tapage, je jouais du piano et je regardais par la fenêtre. Je n'ai pas constaté une pulsation de plus que d'habitude ; je dormais jusqu'à dix heures et je mangeais comme un ogre. Mais il était temps de descendre dans la cave. Je n'étais pas assise en bas depuis cinq minutes qu'un obus est entré qui a tout brisé chez moi. Heureusement j'avais mis mes oiseaux

dans la cuisine. Boulot a tremblé de tous ses membres pendant trois jours et Marie et la mère Alexandre, tout le monde pleurait. Quelles caponnes !... »

* * *

En vérité ces lettres de Desclée sont bien françaises ; elles constituent un document vraiment caractéristique et glorieux en somme. Comprend-on que cette petite femme si frêle, voyant son appartement ravagé par les projectiles, n'en soit et n'en ait pas été plus émue ? La maison tient encore, dit-elle. Et elle s'interrompt pour raconter que des bottes qu'elle attendait sont arrivées à temps !

Quelles femmes que les nôtres ! Même lorsqu'elles sont un peu détraquées, comme l'était Desclée, elles restent braves et spirituelles dans la bataille et devant la mort. Comment sommes-nous assez fous et assez maladroits pour dire tant de mal de nous-mêmes, dans notre littérature, dans nos journaux, dans nos polémiques absurbes, macabres et si profondément ennuyeuses ! *Sursum corda*. Hauts les cœurs et bravo Desclée !



CHAPITRE III

La guerre et la Commune sont finies
Le vainqueur est payé : il s'en va, discourtois, maladroit, les mains pleines et les pieds lourds. Cependant, la Patrie se relève. La Déesse, blessée, est debout ; son sang reste sur elle comme une parure nouvelle de rubis étincelants. Déjà elle sourit, se sentant adorée, patiente et immortelle.

La France se ressaisit. La ruche labo-

rieuse reprend sa besogne puissante. Pas de convalescence après la rude saignée. A quoi bon ? Partout on ouvre les fenêtres, on assainit, on répare ; on refait les routes, les ponts, les chemins de fer. On rallume les usines ; le feu qui féconde remplace tout de suite le feu qui tue. Il y a une reprise de travail admirable. On écrit de nouveaux livres, de nouvelles pièces de théâtre, de nouvelles revues. L'indomptable nation a mis en réserve son espérance ; l'audace de ses institutions nouvelles, le conflit des théories et des partis, l'intensité et la gaieté de la vie, font un superbe tapage qui retentit jusqu'au ciel pour y réveiller l'inertie des dieux. Ce temps-là est une période relativement heureuse et calme de la vie de

Desclée. Ses jours sont courts et ils sont comptés. La mort qui déjà la regarde, ne se presse pas, sûre quelle est de la prendre. En attendant, la comédienne est au premier rang parmi les actrices originales et incomparables. Quant à la femme, son affection pour Fanfan semble s'être affermie. C'est une amitié profonde, telle qu'une femme mariée l'éprouverait pour un très bon et très utile mari. Le Môme et Fanfan, aussi souvent que possible, se rejoignent pour s'aimer tranquillement.

Ils ont l'un et l'autre, une fois réunis, de la gaieté et de la verve. Certaines lettres de Desclée nous aident à deviner quelles gamineries, taquineries habituelles excitaient la coquetterie du Môme

et la bonhomie spirituelle du grand cuirassier.

Ainsi qu'on l'a déjà vu dans une lettre précédente, l'une des agaceries de Desclée consistait à contester la beauté de Fanfan, qui, réellement était un beau soldat, et alors on devine que ce grand garçon faisait jaillir le rire charmant de Desclée en prenant des poses de tambour-major, en défilant militairement devant elle, dandinant son grand corps vigoureux, la bouche en cœur et les yeux gais : « Tu as beau te remuer, disait Desclée, ôte ton doigt du gilet, mon Fanfan, tu n'es ni bien ni mal, plutôt un peu *floché* et un peu *cron*.

Il y avait aussi la série des plaisanteries belges très goûtées par le Môme et

par Fanfan, l'un et l'autre gens du Nord, fort au courant du langage franco-belge :
 « Veux-tu avoir la bonté de dire dis ? »
 et : « Sais-tu, tu sais... »

L'un des sentiments qui se dégagent le mieux dans les lettres de Desclée à ce moment de sa vie précaire, c'est la simplicité de ses aspirations, la modestie de ses désirs. Elle voudrait vivre à la campagne. Parmi les fleurs qu'elle cultiverait, au milieu des oiseaux qui sautillent de branche en branche, « qui ne cessent de sauter que pour manger » et qu'elle observe silencieusement pendant de longues heures paisibles.

Elle aime l'odeur des bois, la forte senteur des feuilles mouillées, le silence des campagnes, l'aboiement lointain des chiens

pendant les nuits transparentes. Elle aime le contraire de ce qu'elle a : la lumière du soleil et la lueur douce des crépuscules, au lieu de l'éclat aveuglant de la rampe du Gymnase; la rêverie solitaire au lieu du vacarme des foules; le village et non pas Paris, dont elle a horreur. Elle est musicienne pour elle-même, pas pour être écoutée. Un jour heureux de sa vie est celui où elle a pu acheter un harmonium de douze cents francs. Elle est femme de plein air et même elle monte assez bien pour que Fanfan, officier de cavalerie, prudent comme un professionnel, la laisse monter ses chevaux et courir dans les bois. On comprend qu'elle est bien placée et qu'elle a la main fine et ferme. —

Où a-t-elle appris l'équitation ? Qui le sait ?...

« Mon Fanfan aimé, je viens de faire ma promenade à cheval, comme une grande fille. Fatime a été un peu triste au commencement. Elle regardait de tous les côtés ; elle cherchait un camarade. J'ai été obligée de lui expliquer que nous serions comme ça pendant trois jours, jusqu'à ton retour. Et puis elle a fait patata, patata, parce qu'un enfant sortait du feuillage. Alors je lui ai encore expliqué que le bois n'était pas pour nous seules, que cet enfant était libre et qu'il n'avait pas l'air méchant ; et puis, un roquet a aboyé : grande danse ; et puis, en revenant sur l'avenue,

justement sur le pavé, encore un chien, un peu plus grand, celui-là. Alors elle a sauté de côté en baissant la tête, et, comme elle ne faisait pas attention à ses pieds, un de derrière a glissé et j'ai cru que nous allions nous asseoir toutes les deux. Mais ça n'a duré qu'une seconde ; la belle fille s'est relevée vite d'elle-même. Ne crains rien, tu sais que je suis habile et prudente ; sois donc tranquille. »

Et le lendemain, Desclée, écrivant à Fanfan qui l'a quittée pendant quelques jours pour aller voir ses parents, continue à raconter ses promenades en forêt...

« Encore, aujourd'hui, un magnifique temps d'automne, un beau bois, une

gentille petite femme sur un joli cheval; des feuilles jaunes et rouges qui tombent de partout; un petit chien crotté qui gambade devant et derrière. Que ferait le grand cuirassier, s'il faisait pareille rencontre? Je crois qu'il emboîterait tout de suite. Aujourd'hui, je me suis perdue; j'étais bien loin, bien loin, ma foi. Je te montrerai cela. Fatime a été très sage; elle a seulement un peu rué, parce que Boulot sort du feuillage sans la prévenir. Je ne t'écirai plus, je t'attends. J'ai mal dormi. Et toi?... »

Pendant ces jours paisibles, il ne reste en Desclée rien de l'autre créature troublée, troublante, maladive et fantasque; rien de la comédienne surmenée et

détraquée ; le dédoublement inverse est complet. Comme Mignon, elle regrette d'être loin de sa vraie patrie.

Elle ressent la nostalgie de la vérité et de l'honnêteté. Elle pense aux parents de Fanfan si inaccessibles pour la pauvre fille d'amour. Elle songe à la majesté des épouses et des mères respectées, à la mère de Fanfan, à cette femme si différente ! Et humblement, avec une tristesse délicate et touchante, elle écrit à son ami :

« Combien tu es heureux ! tu es aimé de moi plus qu'il ne faut et tu me quittes pour aller embrasser tes parents qui t'aiment plus que tu ne vaux. Je n'ose pas me plaindre. Tant de gens n'ont rien du tout. Moi, au moins, je suis sûre

de t'aimer ; mais, je t'en prie, n'oublies pas ce que je t'ai demandé : de les embrasser en pensant à moi. Tu sais que, si le sort l'eût voulu, j'aurais pu être une honnête femme comme ta mère. Juge toi-même si tu peux chaque soir, sans l'offenser, lui donner un baiser en pensant à moi... »



Il faut bien que la pauvre Desclée revienne à sa gloire et à sa destinée. C'est le moment de sa plus haute célébrité.

« Mon cher Fanfan, j'arrive à Paris, déjà fatiguée. Demain, à midi, on lit les quatre actes de M. La Rounat. J'ai un joli rôle, dit-on, et le soir, *les Femmes terribles*. Voilà le repos qui m'attendait...

Je tombe de sommeil... Dumas nous a lu sa pièce en un acte ; c'est une merveille ; ce sera pour la fin du mois... Mademoiselle P... est dans nos murs ; elle est plus mince que moi et toujours jolie. Moi, je ne suis pas gaie. Heureusement je travaille toujours à force ; et l'harmonium et le reste... Je t'ai déjà dit que la petite pièce de Dumas est admirable ; c'est l'avis de tous ceux qui l'ont lue ou entendue. Maintenant, quel sera son sort ? On ne sait plus que penser ; il y a tant d'imbéciles. Ils nous ont hués pour *Marceline* pendant toute une soirée, et, franchement, de plus mauvaises pièces ont passé... Imagine-toi, quant à mes oiseaux, que c'est la Commune tout le temps dans leur cage. Ces canailles-là

se battent comme des hommes. Le plus ennuyeux, c'est qu'ils se plument et alors ils sont laids. Le bruit court, Fanfan, que votre noblesse vous fait grand bien et qu'une foule de partis se présentent pour vous. Est-ce vrai ? Ferez-vous un choix ? Mille tendresses, mon cher mignon... »

Paris, 12 octobre 1871.

« Mon Fanfan, un vrai, un énorme succès, cette fois ; quatre salves à ma sortie. Cela me rappelait *Forestier*. Dumas, Montigny enchantés ! Me voilà revenue sur l'eau. *Marceline* est oubliée. Quel malheur que tu n'aies pas vu cela ! Toute une salle enthousiaste, c'est beau à voir, tu sais !... Moi, je crois toujours que tu

es en train de te marier. Si c'est vrai, il faudra bien que tu reçoives ce que je te dois... Si ce n'est pas vrai, je puis toujours vous envoyer mes tendresses sans craindre la concurrence, et j'embrasse bien fort vos grosses moustaches, si elles ne sentent pas le tabac... Le Môme a un succès fou tous les soirs. On le rappelle au milieu de la pièce ; mais il ne revient pas, parce que ce serait de mauvais goût. C'est bon pour les chanteurs... Dumas nous a déjà lu sa nouvelle pièce. C'est sublime, et un rôle!!! à tout casser, mais éreintant ! Nous faisons, en attendant, tous les soirs, salle comble. *La Visite de noces* est fort critiquée ; mais tu sais, en France, il faut d'abord tout critiquer. Pour la nouvelle pièce, je suis effrayée ;

c'est comme le troisième acte de *Forestier* tout le temps... Je vais être « le crin » pendant six semaines. Vous faites bien d'être sage; continuez, je vous prie. Mille tendresses et baisers. En ce moment, je vais bien; pas de crises ni de spleen : l'harmonium, les oiseaux, le chien, la pièce, et je dors assez bien. Pourvu que cela dure ! Je pense souvent que j'ai là-bas un gros cœur et un gros bras sur lesquels je compte et je m'appuie. Quand tu viendras, mon Fanfan, tu seras bien reçu, quoique je sois dans le coup de feu. Je n'aurai guère à te donner que les heures des repas. Césarine demande son coton pour tricoter... Pendant quelques jours encore je puis encore donner quelques moments à mes oiseaux et à l'har-

monium. T'ai-je dit que j'allais en avoir un à moi. On m'a fait des conditions très bonnes : l'instrument est de dix-sept cents francs, prix ordinaire; on me le laisse à douze cents francs. On défalque les mois de location déjà payés et on me donne un an pour m'acquitter. Alors je vais avoir un harmonium à moi ! J'ai fait de grands progrès, tu verras, monsieur le baron. J'en suis presque aussi maîtresse que du piano, qui, du reste, a tort depuis qu'il a un voisin; je ne l'ouvre plus jamais. Mon Italienne n'est pas encore arrivée; c'est ennuyeux, car la vieille Dondaine se fatigue. Les journaux ne t'ont donné qu'une faible idée de notre succès. Je n'en connais aucun; ils ont tous leur

créature, leur protégée. C'est déjà un miracle de n'être pas éreintée. Mais tous les soirs, on me fête comme dans *Forestier* ou dans *Fernand*, l'année dernière. Des salves et des resalves, et un rappel à tout casser. Et toute la salle, ce qui est rare à Paris. Mais l'autre est encore plus beau; je crois que nous allons tout révolutionner. Oui, j'ai lu que j'avais encore étonné Sarcey. Cette petite folle s'étonne de tout. Et M. Janin ne prononce même pas mon nom. J'avoue ne pas avoir été chez lui depuis plus d'un an; j'ai eu tort, mais il ne prend pas le bon moyen pour m'y faire aller. »

Voici l'année 1872. La fatigue est revenue et aussi l'indifférence pour les suc-

cès. Desclée voudrait la paix, le repos...
Pauvre fille!...

Paris, 20 janvier.

« Rien de nouveau dans ma bête de vie, mon Fanfan; je prends mon métier en grippe et si j'avais une petite, une toute petite fortune, comme je le quitterais volontiers! Qu'est-ce que ça me fait que les gens qui sont dans la salle s'amusent. Est-ce que je m'amuse, moi? Je suis éreintée, malade, nerveuse. Je ne sais rien de ce qui se passe; je vis comme une sauvage. Je ne lis même pas les journaux; et tous les soirs, dire le même mot, faire le même geste à la même heure, et cela pendant trois ou quatre

mois; et gagner juste de quoi manger, et encore ! regarder à une paire de gants, à un fiacre, à un chiffon ; se flanquer la fièvre tous les soirs pour le plus grand plaisir d'un tas d'imbéciles, non, vrai, c'est absurde. Dans mon ménage, il n'y a de nouveau que j'ai donné un bon soufflet à Césarine, qui était par trop insolente ; et puis, la perruche a mangé deux oiseaux. Voilà les événements graves ! Donne-moi du courage si tu en as, mon Fanfan, parce que je n'en puis plus... »

Ces doléances de Desclée sur la question d'argent sont exceptionnelles. La gêne dont elle se plaignait résultait de la guerre. Dans une autre lettre à Fanfan, elle fait le compte de ses pertes : « Six

mois d'appointements : neuf mille francs ; vingt mille francs de tournée. » Mais bientôt, elle a pris son parti. Toutefois, c'est en essayant de constituer la petite fortune qu'elle ambitionne qu'elle achèvera de se surmener et de se tuer. On verra plus loin qu'une saison théâtrale qu'elle fit à Londres aggrava le mal implacable dont finalement elle mourut. D'ailleurs, il est aisé de comprendre que la santé physique de Desclée et sa santé morale subissaient les mêmes alternatives et les mêmes dédoublements. La nature intensive de son talent étrange et rare impliquait un pacte avec la mort. Pour sauver la femme, il eût fallu ménager la comédienne. Mais, nécessairement, les théâtres où elle faisait recette en aidant à gagner les batailles

pensaient à sauver la caisse. Au théâtre comme à la guerre, « c'est toujours les mêmes qui se font tuer » et qu'on fait tuer. Les affaires sont les affaires. C'est « l'argent des autres » et parfois, c'est aussi leur vie. C'est pourquoi il faut s'estimer heureux quand on n'en fait pas.

La pauvre Desclée, cent soirs de suite, prodiguant son âme, sa sensation, son courage, ressentait et comprenait l'excès de ce sacrifice. « A quoi bon ? disait-elle. A quoi bon le succès si j'en meurs. » Et pourtant elle ne s'est pas arrêtée ; elle n'a pas compromis les recettes. Elle a fait son devoir sans vanité, sans illusion, comme un homme brave. Quel que soit son passé, quelles que soient les défaillances de son âme tourmentée, il est

certain qu'elle a grandement honoré sa profession.

De crise en crise, tantôt vaillante, tantôt exténuée, elle continue son rude travail; les reprises, les créations. Elle défend les œuvres audacieuses et superbes de M. Dumas; elle est incomparable dans *la Visite de noces*; elle les défend hors du théâtre, elle les admire, elle en parle avec enthousiasme; dévouée et confiante, elle prend le maître comme médecin après l'avoir naguère choisi comme confesseur.

« Figure-toi, écrit-elle à Fanfan, que je vais en ce moment beaucoup mieux grâce à M. Dumas. Il m'a fait une ordonnance qui me réussit à merveille. Pas de fer, pas de quinquina, pas de douches;

des bains de son, de l'eau rougie; pas de café, des pommes de terre; et, depuis quinze jours, je vais mieux. J'ai presque des couleurs, je mange bien et je dors, — et surtout je ne suis plus si triste; — les médecins me tuaient tout doucement. »

Le résultat momentané de ce traitement par les pommes de terre n'est pas l'un des moindres succès que M. Dumas ait obtenus dans sa vie. Les médecins pour Desclée y perdaient leur latin; de la douche froide à la chaude, de la viande crue à la panade, des toniques aux calmants sans aucun résultat. Les pommes de terre n'ont pas sauvé Desclée; mais elles lui ont au moins donné quelques jours de répit et de joie

Indépendamment du traitement fari-neux, M. Dumas soignait aussi l'esprit de Desclée.

« Ma grande fête a été un dîner, vendredi dernier, avec M. Dumas, M. B***, M. Carvalho et d'autres amis de M. Dumas. On ne s'est pas ennuyé, je te jure. C'est bon, les gens d'esprit ! Moi seule femme et tant d'aimables éloges, je finirai par me prendre au sérieux. »

Quelques jours de calme et d'apaisement sont encore réservés à Desclée. Elle obtient un congé et s'installe à Valmondois dans une maison louée à M. Duprez, le célèbre ténor.

« Ma maisonnette me plaît beaucoup. C'est plus que simple, c'est rustique, au milieu d'un village. Les paysans vont aux champs tout le jour. C'est un silence, une solitude complète. Un tout petit jardin, mais des bois à cinq minutes, et le parc de Duprez, qui est une merveille et où j'irai me promener. Il ne vient que le jeudi et le dimanche; les autres jours, Valmondois sera à moi tout entier. C'est si bon, des arbres, du gazon et pas de Parisiens! Boulot a eu une aventure. Dans le parc, il y a un grand étang avec de l'eau stagnante recouverte de petites herbes. Boulot, ne voyant pas très clair et croyant que c'était une pelouse, s'élance et disparaît. Heureusement, il nage, tu sais comme; mais il avait bu un bon

coup, éternuait et ne pouvait pas remonter, parce que le bord était perpendiculaire. Il a fallu se mettre à plat ventre, plonger le bras dans l'eau. Quelle émotion ! mais je crois que le pays lui plaira beaucoup. Ce qu'il a mangé de chiendent est incroyable, et moi je vais mieux ; imagine-toi, j'ai déjà moins de mal. Quinze jours dans mon cottage et je serai guérie. On est venu me proposer d'aller à l'Odéon pour jouer *Marion Delorme* ; le rôle est bien beau, mais j'aime le Gymnase, et, d'ailleurs, Montigny a ma parole... »

L'Isle-Adam, 12 juin 1872.

« Alors tu crois qu'au besoin je ne saurais pas faire un petit dessin ? Regarde,

j'ai mis les explications à part pour que ce soit plus clair. Le numéro dix, c'est la maison de Duprez; la route nous sépare, sa maison est de face, la mienne est de profil. Comprends-tu? le petit jardin est sur une hauteur. De chaque côté du petit perron, il y a un petit mur recouvert de lierre, la maisonnette est habillée d'un grillage où grimpent des feuilles; la façade est presque cachée. C'est à nous, jusqu'à la pompe inclusive-ment. A côté de la pompe, un petit escalier qui va dans le potager; une petite grille en bois ferme mon jardin. J'ai planté des capucines grimpantes le long de cette palissade; la plate-bande quatorze n'existait pas. On me l'a faite ce matin, et j'ai mis dedans une masse de choses;

trop, probablement, nous en retirerons si c'est trop serré, mais comme j'ai travaillé déjà ! Mais il pleut, c'est ennuyeux, c'est-à-dire c'est gênant, voilà tout, car je ne m'ennuie pas, j'ai tant à faire ; et puis ça sent si bon, les feuilles mouillées. Enfin je suis très contente. J'ai mis tes graines en bordure, j'irai voir tous les matins si ça sort. Imagine-toi qu'hier nous nous sommes couchées à neuf heures et je pense bien que ce soir, il en sera de même. J'ai déjà pris deux fois de la poudre blanche. Je sens bien que je ne suis pas guérie, mais ce n'est pas aussi violent, le mal, il faut bien qu'il finisse par s'en aller. Boulot se plaît ici et il me dit de temps en temps : Allons, allons, débrouille-toi ! Ah ! mon grand cher

Fanfan, tu es ce que j'aime le plus en ce monde, ne te fais pas de chagrin, cher aimé; ne sois pas triste devant tes parents. Quand je suis dans les bois avec la vieille Césarine, je ne pense qu'à toi. Pendant ce mois passé, nos affections se sont encore cimentées. Je t'ai vu à l'œuvre dans une situation très difficile, d'autres auraient été grossiers ou ingrats, tu as été simple, digne et bon comme toujours. Je t'aime encore plus; c'est que, vois-tu, sachant que rien n'est durable ici-bas, je m'étais imaginée que ces longues séparations devraient fatalement changer la nature de notre affection et je ne comptais plus que sur ton amitié. J'ai pu m'assurer du contraire et moi, après quelques jours passés près de toi, je me

réchauffe à ton grand être vivace et sain et tout revient comme aux premiers temps. Aussi, mon cher grand, faites de bonnes nuits, soyez heureux près des vôtres. Je vous aime tant ! Mais ta grande et grosse lettre est mal arrivée. J'étais couchée, bien malade. Depuis le matin, le pauvre ventre et le pauvre estomac étaient dans un triste état. »

L'Isle-Adam, 21 juin 1872.

« De l'eau, de la chaleur, un orage, et aujourd'hui un temps merveilleux, et il y a déjà quinze jours que je suis ici. Déjà ! et je ne suis pas blasée. Oh ! non ! J'avais une telle soif de calme. J'ai eu cependant une nouvelle émotion. La

veuve, cet oiseau noir qui a une longue queue, était méchante; je l'avais mise dans une autre cage et elle a passé à travers les barreaux. Voilà toute la maison sens dessus dessous, elle chantait dans les arbres comme une canaille; nous avons mis la cage dans la chambre et ouvert la fenêtre à tout hasard. Ça a réussi, la faim l'a fait rentrer et on a emprisonné Madame qui avait vagabondé tout un jour. On m'a acheté un arrosoir et j'arrose deux fois par jour; le jardinier de Duprez m'a donné une masse de reines-marguerites. J'en ai tant mis partout que je crois qu'elles étoufferont. Cependant, mes autres plantations sortent. Quand j'ai fini de travailler au jardin, je lis, je couds et je ne me suis pas encore ennuyée; merci

pour tes deux livres, c'est très beau et très intéressant. J'irai probablement passer une journée à Paris la semaine prochaine chercher tes épaulettes et le coussin de tapisserie. Rien autre à te dire aujourd'hui, mon Fanfan. A bientôt; mais comment feras-tu pour avoir congé? En ce moment, je ne suis pas plus malade et même il me semble que je suis moins faible. Je dors bien. Le *Figaro* annonce une brochure de Dumas; tu penses s'il faut me l'envoyer, bien sûr; tu la trouveras à B... Les fromages sont commandés. Pour la lettre de remerciement des livres à Dumas, ton père devra signer général baron, etc., etc., et mettre son adresse, château de B... Autant faire du chic quand on le peut. Il faudrait que ce

soit le père qui écrive la lettre de remerciement, c'est plus sérieux; vous, vous n'êtes que Fanfan. Il faudra dire qu'on est charmé d'exprimer, en même temps que la gratitude pour le cadeau, l'admiration pour le talent. Ajouter pour finir qu'aussitôt que le service donnera quelques jours de liberté au fils, il ira représenter le père et remercier. Pas de mot banal, ni aimable, ni gracieux; il faut mieux que cela; il faut fouiller au cœur. Il va de soi que puisque l'intermédiaire reste inconnu d'un côté, on ne peut pas en parler; d'ailleurs, elle s'efface modestement. »

Au mois de septembre 1872, Desclée revient à Paris se mettre à la disposition

de son directeur, qui est aussi bienveillant que possible, et fait ce qui dépend de lui pour aider Froufrou à se rétablir. Sa rentrée se trouvant ajournée, Desclée, toujours de rechute en rechute, est envoyée à Dieppe par son médecin. Dieppe est encombrée. Le pauvre même s'y installe difficilement et mal :

« Pas de place nulle part, écrit-elle à Fanfan; tout archi-plein, à grand'peine deux mansardes dans une ruelle; je suis brisée; je me couche et ce matin il fait chaud, mais chaud; et Césarine plus grognon que jamais. Enfin, tout va de travers, je suis toute maigre et toute pâlotte comme si je sortais de maladie. Je vois tout en noir, Fanfan, je n'ai pas de forces

et je me sens incapable de reprendre mon travail... Pour la lettre anonyme envoyée de la gare du Nord, je t'avoue que mon indignation n'a plus la force de s'indigner. A quoi bon ! Il y a trois ans cela me préoccupait, aujourd'hui, cela m'a laissée indifférente. Pour celle-ci, elle est certainement des mêmes gens qu'il y a trois ans ; même style et même éloquence... »

Heureusement la saison de Dieppe s'avance et Desclée trouve un « beau petit logement sur la plage, une vue splendide, trois fenêtres sur la mer... » Une nouvelle rémission se produit dans l'évolution de sa maladie, rémission qui sera la dernière et qui sera assez prolongée

pour que la comédienne ait pu créer une nouvelle pièce de M. Laya, et *la Femme de Claude* de M. Dumas.

« Le même va mieux, écrit-elle à Fanfan, il prend une douche d'eau de mer tous les matins, et après il marche vite pendant une demi-heure ; un petit verre de vin de Bugeaud, et puis il dîne et va sur la jetée respirer la mer. On rentre lire, on dîne, on sort encore et on a sommeil à neuf heures. L'appétit est bon depuis quelques jours, mais le sommeil est mauvais ; c'est inévitable à la mer, dit-on. Montigny m'a écrit des choses aimables. Je ne répéterai pas quand je jouerai ; trois mois de congé par an. Il me laisse ici jusqu'au 15 sep-

tembre. Je vais écrire à M. Dumas de venir me voir, j'ai déjà rencontré Raymond Deslandes ; ce sera une gentille société. Mais je me suis ennuyée ici les premiers jours ! Les courses, la foule, le bruit... »

Dieppe, 9 septembre 1872.

« Mon l'anford, je commence à aller mieux et ce mieux date du jour où j'ai arrêté les douches, les drogues et le reste. Tout cela m'énervait et me faisait plus de mal que de bien. Tu as appris la catastrophe de ce pauvre Laya. M. Dumas est parti tout de suite pour Paris ; il paraît que ce pauvre homme avait perdu il y a quelques mois, une femme

qu'il adorait... M. Dumas arrive de Paris, il m'apporte le manuscrit de la pièce de Laya. On m'attend vers le 20. Je vais me mettre à l'étude. La pièce est bonne, le rôle est beau; ce sera pour les premiers jours d'octobre... »

A la fin de septembre Desclée est revenue à Paris; elle va mieux, sauf le sommeil qui ne revient pas; elle répète la pièce de M. Laya; elle raconte à Fanfan les cancans du théâtre :

« Bonne réception des gros bonnets. On a fait beaucoup de potins pendant mon absence : que M. Montigny et M. Dumas avaient de moi plein le dos. Comme personne ne savait où j'étais cet été, les

nouvelles les plus étranges circulaient. Tantôt, j'étais à Bruxelles, en Italie, en Suisse avec B***, qui m'avait meublé un splendide appartement. Et puis, j'avais rejoint M. Dumas, qui ne vivait plus sans moi; et puis Laya était mort parce que je lui avais refusé son rôle et mes faveurs. Enfin, ce Paris n'est qu'un village; l'important, c'est que je suis sans nouvelles de toi. Écris vite...

» M. Dumas est venu, dimanche dernier, avec le manuscrit de sa pièce nouvelle; il me l'a lue tout entière. C'est très beau; il me paraît impossible que nous n'ayons pas un très grand succès. J'ai un rôle infâme, mais tu sais que je les réussis assez bien, rappelle-toi *le Mariage d'Olympe*. Mais je suis bien contente

de n'avoir pas débuté par là au Gymnase. Les Parisiens sont si bêtes; ils m'auraient peut-être prise en grippe. Je suis en pourparlers avec le directeur de Londres qui a succédé à Raphaël Félix. J'espère bien faire une bonne récolte l'été prochain. Nous allons devenir très riches, Lolo; qu'est-ce que nous ferons de tant d'argent? Est-ce que vous ne trouvez pas, mon cher, que vos portraits que j'ai reçus sont plus beaux que nature. Je les ai montrés à madame B*** et elle a dit : « Fichtre quel joli garçon ! » Moi, je n'ai pas pu voir vos grandes moustaches sans me rappeler la première fois que je les ai soulevées pour voir ce qu'il y avait dessous. Passons. Je vais assez bien, mieux que l'hiver dernier et cet

été; les médecins d'ici disent que je suis dyspeptique. Demande au médecin des soldats, en qui tu as confiance, quel régime il faut suivre. Nous avons lu officiellement *la Femme de Claude*. Quelle belle pièce! mais quel rôle? Un monstre, mon cher. Je n'en dors déjà plus. Elle vole, elle trahit, elle avorte; tout, enfin! Que Dieu et les Muses me protègent! Dumas me voudrait habillée un peu à l'antique, en Impéria, sans corset, dit-il et peu de jupons, impudique, mais pourtant voilée. Vois-tu cela? Il faut que tu me dessines des petites femmes, parce que les couturières ne comprendraient pas sans cela; un costume moitié moderne, moitié antique, gorge dessinée et montant pourtant. Jamais je ne pourrai

obtenir cela d'une tailleurse. Ce soir, la dernière de *la Gueule du loup*. Je vais ne plus penser que ma Claude. Quelle affaire! Mon pauvre ventre me gêne toujours, et jamais faim, tout me dégoûte. Je ne vais pas mal pourtant!... Dumas me fait force éloges; moi, je me trouve mauvaise; mais ça me fait cet effet-là pour toutes les pièces. Nous ne passerons pas avant le 15 janvier; ce sera bigrement intéressant. Mademoiselle Pier-son a un très grand succès dans *la Dame*. Peut-être suis-je un peu en disgrâce... Mais, somme toute, je suis mieux comme humeur, je me remue, je me distrais... »

Paris, 23 janvier 1873.

« Cher grand, que j'ai été contente en recevant ta grande lettre ! Il faut te dire que quelquefois j'ai peur que tu ne m'aimes plus. Loin comme ça, si rarement se voir ! Et puis, je ne sais pas ; mais parfois je pense que ma place dans ta vie diminue, diminue et qu'elle finira peut-être par disparaître. Alors je suis triste... Quant à *la Femme de Claude*, tu sais, tout a suffisamment marché ici pour moi, mais *pour lui*, moins bien. Tu as vu la presse unanime. Saint-Victor discute, mais il constate le succès. Sarcy constate aussi. C'est tout ce qu'on lui demande. D*** a dit qu'il n'oserait

pas jouer cette pièce-là à Bruxelles; un peu plus, il allait manquer de procédés avec Dumas. Je lui ai expliqué qu'il ne fallait pas se brouiller avec les gens quand on n'avait pas besoin d'eux, pour s'éviter la peine du racommodement quand on aurait un service à leur demander; il a fini par comprendre... Meilhac et Halévy me font un rôle gai. Tant mieux. Déjà on oubliait Froufrou et on me reprochait ma violence, disant que je ne savais faire que ça. Assez parlé de moi. Le marchand n'a rien voulu recevoir pour tes armes. Merci pour l'éventail, les bottes, et pour tout, mon cher aimé... »

Paris, 30 avril.

« Mon grand Fanfan, merci. Et puis, je ne t'écirai plus que de Londres; je pars mardi, et d'ici là, tu penses! Je vais très bien en ce moment et je vais débiter dans d'excellentes conditions... »

*
* *

En effet, comme l'écrit Desclée, elle était presque guérie. La mort hésitait. L'hiver était passé, le printemps battait son plein. C'était à la fin d'avril 1873. Si en ce moment décisif, la comédienne s'était reposée, peut-être eût-elle survécu. Qui sait? Mais elle était dominée par la pensée de se donner une indépendance suffisante pour quitter le théâtre. Elle gagnait réellement de l'argent depuis peu

de temps. La prévoyance venait avec les premières économies. La pauvre cigale se sentait vieillir prématurément, usée par la maladie, les émotions, la fatigue. Dès lors, elle part ; c'est le voyage fatal, l'avant-dernier, qui précède celui d'où elle n'est plus revenue. A peine installée à Londres, courageuse et pourtant bien triste, obscurément elle comprend qu'il est trop tard et elle pressent l'arrêt prononcé par la destinée.

Londres, 28 mai 1873.

« Cher grand, nous approchons tous les deux de la quarantaine. Nos beautés se fanent, notre fraîcheur est partie ; mais je vois que nos cœurs ne bronchent

pas. Je suis toujours la pauvre fille que tu as découverte un jour ; tu es toujours le grand Fanfan sur lequel je m'appuie. Ta lettre m'a encore donné un moment de joie. J'ai tant pensé à toi depuis dix jours ! Tu comprends que je suis morte de fatigue. Quand j'ai un instant de liberté, je ne pense qu'à t'écrire, et puis, je tombe de sommeil et je m'endors. J'allais comme le pont Neuf il y a un mois, mais je ne suis plus de force à faire ce que je faisais jadis. Ma santé, je le vois, est sérieusement atteinte. Tu connais le proverbe : « Quand on a des dents, on n'a pas de pain ; quand le pain vient, plus de dents. » Je joue ce soir les *Idées de Madame Aubray*, avec mesdames Plessy et Ravel. Que tu serais

content de voir cela !.. A toi le meilleur de mon cœur... »

Londres, 16 juin 1873.

« Bien lasse, bien lasse, pauvre Aimée ! Beaucoup travailler et beaucoup pester. J'ai fini. Mes directeurs, corrects ou non, c'est l'affaire de leur conscience, m'ont remis un peu plus de vingt-quatre mille francs. Brasseur m'a succédé, mais la salle se vide. Alors, ces mêmes directeurs sont venus me supplier de continuer. A mille francs par soirée, ce serait folie de refuser. Alors, j'ai écrit à lord Sydney pour obtenir la permission de jouer la *Princesse*, qui est défendue ici, et j'attends la réponse. Je ne suis pas mal ins-

tallée. Pas de Parisiens, pas de cocottes ; des hommes polis, jamais un mot inconvenant. Il ne fait pas trop chaud. Je patiente avec mon vieux chien, un harmonium. J'ai toujours mal. De Paris, presque pas de nouvelles, et j'en suis bien aise. Je vais souvent chez Gounod. qui me joue de sa musique. Tu penses, quelle joie ! Si je n'ai pas la *Princesse*, je reviens à Paris... »

Et Desclée revient.

18 juillet.

« Dans quel état ! je ne peux plus me traîner. J'ai remis tous les chiffons en place. Quelle fatigue ! Demain, je m'installe à Maisons-Laffitte pour être tran-

quille. La maison est gentille; de grands arbres. J'ai gagné à Londres un peu plus de trente-sept mille francs; mais ce n'est pas volé : je suis morte et, cette fois, j'ai peur de ne pas pouvoir me raccommoder ! »

Paris, 26 août.

« Je ne vais pas mieux, je ne peux plus me lever. Mon pauvre Fanfan, nous sommes pourtant de braves gens, toi et moi. Pourquoi nous est-il infligé de si cruelles épreuves? Quelle pitié! Aucune douleur, aucun chagrin ne peut être comparé à la perte de la santé. Je souffre nuit et jour. Consultations sur consultations. Je voulais absolument être opérée. On a même fait venir un fameux chirur-

gien de Strasbourg. Ni lui ni les autres ne consentent. L'opération serait trop périlleuse. Et je suis là, ne sachant sur quel côté me mettre, ne quittant guère le lit, ne dormant qu'à force de narcotiques. Que de fois je souhaite mourir ! Pourtant, tout le monde est bon pour moi : les amis, les artistes. Pour te consoler, dis-toi que vous êtes bien portants tous les trois, que vous vous aimez et que c'est le principal. Parle-moi de toi et d'eux. Ah ! je t'aime bien, va, tu es si bon !.. »

Enfin, voici la mort. Desclée est perdue.

Paris, 2 novembre 1873.

« Monsieur, écrit Césarine, je vous prie de venire voire, le plus vite possible ;

mademoiselle, elle est bien triste. Ne lui dit pas que je vous l'ai écrite.

» CÉZARINE. »

Une dernière et suprême illusion de la grande artiste et sa dernière et suprême lettre à Fanfan :

« Mon cher Fanfan, je crois qu'on me sauvera. Je vous aime et je vous attends.

» AIMÉE. »

*
* *

Et la pauvre Aimée ne fut pas sauvée ;
il était trop tard. Fragile existence, fra-
gile renommée ! — *verba volant* — les
paroles s'envolent. Voilà le crâne de
Yorick regardé par Hamlet ; mais où
est la voix, où est l'œuvre ? Quelle mort
profonde que celle d'un grand acteur !
Rien ne reste au delà du souvenir confus
et précaire des contemporains. Rien
qu'un nom... un mot ! En vérité, les

tombes de ces puissants agitateurs de la curiosité humaine sont tristes et incompréhensibles !

Et pourtant, quel fait admirable que l'interprétation personnelle d'un personnage de théâtre qu'on fait voir vivant ! L'auteur dramatique imagine et crée un type, un être superbe ou banal, tragique ou étrange ; l'acteur saisit cette marionnette inerte, cette conception virtuelle. Il la réalise, la précise et souvent la dépasse. Quelle collaboration ! Aussi le souvenir du public ne la méconnaît pas. La sensation directement produite par l'interprète est si vive et si claire ! Le marquis de la Seiglière, c'était Samson ; le plus heureux des trois, c'était Geoffroy ; Poirier, c'est Got ; le marquis de Villemer, c'est

Worms ; Pétillon, c'est Saint-Germain ; Froufrou, c'était Desclée.

C'est pourquoi la participation, à la fois personnelle et littéraire, des comédiens éminents ne saurait être considérée comme une sorte de machinisme gouverné par la seule initiative des penseurs qui écrivent les œuvres. A partir d'une certaine puissance d'assimilation, l'interprète devient lui-même un penseur, un observateur, un créateur de littérature vivante. Dès lors, les prétentions, les préjugés, qui naguère catégorisaient les gens de théâtre en dehors des carrières dites libérales, ont été parmi les plus absurdes que le sens commun soit parvenu à renverser. Quand la dignité de la vie privée s'ajoute au prestige de leur

talent, de leurs services publics, on ne voit guère quelle profession intelligente et laborieuse pourrait comporter plus de véritable honneur que la carrière théâtrale.

Desclée, grande et intelligente actrice, a souffert extrêmement parce qu'elle n'a pas pu réaliser ce programme impératif. L'artiste fut irréprochable : talent, travail, modestie sincère et rare ; probité, loyauté, reconnaissance.

La femme était plus discutable et elle a été très discutée. Créature malade et charmante, douée d'un esprit qui voulait monter tout en haut, mais qu'une agitation déprimante, une fatigue physiologique et professionnelle, ont surchargée d'un lourd fardeau.

Pour retarder l'inévitable oubli, pour rappeler aux contemporains l'œuvre disparue, la voix qui s'est tue, les paroles envolées, la *Nouvelle Revue* a publié les lettres qu'on vient de lire, document vécu et souffert, révélation d'un effort obstiné vers la vérité, vers l'amour fidèle, vers le calme ; effort qui décidément allait être victorieux lorsque Desclée, trop lasse, s'est apaisée et endormie dans la mort.



ÉLOGE FUNÈBRE

DE

DESCLÉE

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS





Ne savais-tu donc pas, comédienne imprudente,
Que ces cris insensés qui te sortaient du cœur
De ta joue amaigrie augmentaient la pâleur ?
Ne savais-tu donc pas que sur ta tempe ardente
Ta main, de jour en jour, se posait plus tremblante,
Et que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur ?

Meurs donc ! la mort est douce et ta tâche est remplie.
Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
C'est le besoin d'aimer ; hors de là tout est vain !
Et puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,
Il est d'une grande âme et d'un heureux destin
De mourir comme toi, pour un amour divin.

Voilà ce que disait de Musset de la
Malibran, voilà dans quels vers magni-

2
fiques il associait à sa propre immortalité la renommée retentissante, mais éphémère de la comédienne. Sans le poète, il ne resterait déjà plus, aujourd'hui, de la grande cantatrice, qu'un écho vague et confus dans l'oreille de quelques vieillards, toujours soupçonnés de partialité pour les enthousiasmes de leur jeunesse. Grâce à lui, elle aura l'admiration et les regrets de l'avenir, et elle restera la comparaison éternelle. Ce que de Musset disait de la Malibran, nous pouvons et nous avons voulu le redire, avec lui, de celle que l'on appelait déjà la Desclée.

La cantatrice et la comédienne ont eu la même âme avec des expressions différentes. Il n'a manqué à la seconde, pour

7

être égale à la première, que d'avoir eu toujours à interpreter des chefs-d'œuvre :

Ce n'est pas sa faute si Mozart lui a fait défaut.

C'était à nous d'écrire le *Misanthrope*, elle eût été Célimène ; c'était à nous d'écrire *Roméo*, elle eût été Juliette. Nous n'avons fait que ce que nous avons pu ; elle a fait plus qu'elle ne devait, et c'est ainsi qu'elle s'est tuée.

Oui, tuée ! Cet art où elle a été la première, cet art si séduisant, si acclamé, si enivrant, cet art est mortel à certaines organisations d'élite. L'émotion que nous, spectateurs, nous sommes mille ou douze cents à partager et qui est si grande encore, si exigeante qu'elle nous fait éclater en larmes, en cris et en applau-

dissements, cette émotion, l'artiste dramatique est forcé de la contenir longtemps tout entière à lui seul. Rude métier ! Ce sourire qui nous charme, cette intonation qui nous pénètre, ce mouvement, ce geste, ce cri qui nous exaltent et font monter notre âme jusqu'aux lèvres de ce comédien, savez-vous ce qu'ils lui coûtent ? Que d'études, que de battements de cœur, que de fièvres, que d'insomnies, que de lutttes avec la nature pour la nature ! Il observe, il compare, il se souvient. Afin de traduire le poète, de s'emparer du spectateur, il descend dans les profondeurs de son être à lui ; il fouille, il remue, il agite, il exhume, il dissèque, il profane quelquefois. Qu'importe ! il faut qu'il soit vrai ;

le démon le tient et le public l'appelle !
Ses impressions les plus intimes, ses
souvenirs les plus secrets, ses douleurs
les plus sacrées, ce qu'il a caché à son
meilleur ami, ce qu'il a voulu se cacher
à lui-même, l'artiste le réveille tout à
coup ; il recommence la passion avec
laquelle il croyait avoir fini ; il ressuscite
la douleur qui se croyait morte ; il remet
son âme dans l'état nécessaire à son art ;
il contraint ce qui n'était plus à être
nouveau, pour donner la vie à ce qui
veut être, et il dit : « Viens, souvenir ;
viens, amour ; viens, remords même ;
répète-moi ce que tu m'as dit autrefois ;
il faut que j'aime et que je souffre ; il
faut que je fasse aimer, il faut que je
fasse pleurer, il faut que je charme ou

que j'épouvante des milliers de créatures humaines. Je leur vends momentanément mon âme, et, s'il le faut, je suis prêt à l'attentat et au sacrilège. »

Rappelez-vous Talma poussant un cri déchirant en apprenant tout à coup la mort de son père, et murmurant quelques instants après : « Ah ! si je pouvais retrouver ce cri-là sur le théâtre ! » Et lorsqu'à son tour il se vit lui-même en face de la mort, il prit un miroir, et regardant son visage décharné : « Quel malheur, dit-il, de ne pas jouer *Tibère* avec ce visage-là ! » C'est effrayant, c'est monstrueux ! dira-t-on peut-être, et mieux vaut l'obscurité que la gloire à ce prix.

C'est ainsi cependant, et il faut que cela soit ainsi. On ne peut créer quoi que

ce soit sans laisser dans sa création une partie de soi-même. D'ailleurs, il n'est pas permis à tout le monde de rester obscur. Le génie est une fatalité comme une autre, à laquelle on ne se soustrait plus une fois qu'on en est marqué.

Desclée portait visiblement le signe de cette fatalité. Elle la subissait avec toutes les colères, toutes les révoltes, tous les découragements possibles. Elle voulait y échapper, elle ne pouvait pas. Que d'efforts elle a tentés pour sortir du cercle magique ! Elle se débattait en vain, le cercle l'étreignait chaque jour davantage. Elle nous a confié souvent ses angoisses, ses luttes, ses soifs de repos : car elle aussi eût voulu être obscure et ignorée. C'était nous qui l'avions retrouvée tout à

coup à l'étranger, et qui l'avions pour ainsi dire forcée de revenir en France, où l'attendaient une gloire si courte et une mort si prompte.

Elle ne voulait pas ; elle résistait, comme si elle eût, en un secret pressentiment, entrevu ce long martyr qui s'est enfin terminé hier. Elle nous disait : « Non, n'exigez pas que je vienne affronter de nouveau votre public parisien, qui a gardé de moi un si triste souvenir. Vos œuvres et celles de vos confrères créées par d'autres artistes, je me contente de les interpréter à l'étranger comme je les sens. C'est cette liberté, c'est cette absence de contrôle qui m'ont faite ce que je suis.

» Les étrangers sont habitués à mes

fantaisies et à mes excentricités ; et d'ailleurs, devant un public à la fois restreint et varié, tantôt au midi, tantôt au nord, je joue vos œuvres cinq ou six fois tout au plus dans chaque ville, et je n'en ai que la jeunesse et la joie. Je n'ai pas la responsabilité première, les difficultés de la composition, les fatigues des longs succès, les lassitudes et les satiétés où vous jettent même les plus belles choses quand il faut les redire pendant des centaines de jours. »

J'insistai, je triomphai de ses résistances, je lui promis le succès dans la première ville du monde intelligent. Je ne la trompais pas. Un an n'était pas écoulé qu'elle m'écrivait — je copie textuellement : « Adieu, monsieur, je m'en

vais ; je suis lasse, mais lasse à ne savoir comment le dire. Il me faut partir cependant samedi à trois heures. Vous avez, dites-vous, une grande jeune fille qui vous donne quelques espérances. Dites à M. Montigny de l'essayer cet été, et si elle peut me remplacer, rendez-moi ma liberté : je n'en puis plus. Je vous parle bien simplement, sans aigreur, sans jalousie et même sans regrets. Il faudrait que vous me dissiez que je vous suis indispensable pour me donner le courage de recommencer. »

Elle venait de jouer plus de cent fois *Froufrou*, cette jolie petite âme parisienne, éclore dans un éclat de rire, évaporée dans une larme. Elle avait représenté ce personnage avec une telle

perfection que l'on croyait déjà qu'elle ne pourrait faire mieux. Hélas ! je connaissais toutes les faces de ce talent multiple, tous les contrastes de cette organisation nerveuse, toutes les délicatesses, toutes les poésies, toutes les violences, toutes les ressources enfin de cette imagination tourmentée. Je lui écrivis qu'elle m'était indispensable. Elle revint. C'est alors qu'elle créa *la Visite de Noces*.

Ce rôle, bien que cette comédie n'eût qu'un acte, la fatiguait beaucoup ; elle n'en sortait jamais sans de grands battements de cœur, et elle était forcée quelquefois de rester étendue pendant une demi-heure dans sa loge. C'est qu'elle jouait cette comédie avec tout son être. Elle allait en chercher les accents étranges

et les effets inquiétants jusqu'au plus profond de sa conscience de femme. Ce n'était pas une création qu'elle faisait, c'était comme une évocation. Elle ne donnait pas seulement la vie à un personnage, elle le faisait sortir de la mort. Elle traversait cette pièce avec le regard fixe, avec la voix stridente. On eût dit l'ombre inconsolable et vengeresse de la pudeur outragée.

L'auteur sait bien ce qu'il lui doit. C'est la première fois aujourd'hui qu'il le lui prouve avec des paroles qu'elle n'entend plus.

Elle joua cinquante fois de suite cette comédie, tout en répétant *la Princesse Georges*, qu'elle créa immédiatement après et représenta pendant plus de trois mois ;

ai-je besoin de rappeler comment? Quelle pudeur, quelle distinction, quelle grandeur, quelle tendresse, quelle jalousie, quelle colère! Quelle épouse, quelle amante, quelle grande dame!

Ce fut vers la fin des représentations de cette pièce qu'elle ressentit les premières atteintes du mal anonyme qui vient de nous la prendre.

Un matin elle se sentit touchée sans pouvoir dire où elle souffrait. Elle demanda grâce pour quelques jours, et elle recommença, selon son expression. Cependant le désir, le besoin du repos s'accroissait de plus en plus en elle sous une forme plus précise, et voici ce qu'elle m'écrivait encore au moment de renouveler son engagement — car, disons-le,

ses engagements étaient déchirés à chaque instant par son directeur, qui lui en envoyait volontairement de plus productifs et de plus dignes d'elle après chaque succès nouveau. Elle m'écrivait : « Je ne signerai que si vous me l'ordonnez absolument, et encore vous faudrait-il me tenir la main. Je finirai par entrer au couvent, voyez-vous, cela est sûr, c'est mon idée fixe. Que fais-je ici ? pourquoi ce mouvement, ces études inutiles ? ce métier de saltimbanque, cette existence tout à la fois vide, monotone et bruyante ? Historier un pauvre visage qui demande grâce, comprimer son corps, changer la couleur de ses cheveux, frotter ses ongles pour les rendre luisants ; puis, avec une conviction étudiée, réciter de certaines

choses dont on ne pense quelquefois pas un mot; mentir enfin, tromper les yeux et les oreilles de la foule pour arriver à l'amuser pendant quelques heures : franchement, où est le but ? à quoi bon ? et après ?... Mais, mon Dieu, pourquoi ne suis-je pas heureuse ou seulement contente ? N'y arriverai-je jamais ? Je n'ai à me plaindre de rien et de personne. Que de femmes à ma place béniraient le ciel ! la salle est comble, chaque soir des fleurs et des triomphes à rassasier tous les minotaures de théâtres ! Eh bien ! non, ça m'est égal.

» La récapitulation de tout ceci est que je finirai certainement sous une coiffe empesée. Je ne pense jamais à me tuer ; je consens très volontiers à mourir. Au

couvent, je deviendrai certainement extatique, j'adorerai mon Christ, peut-être me le rendra-t-il. Là seulement, je serai enfin contente de mon sort; c'est peut-être une vocation contre laquelle je lutte. Personne n'a d'intérêt à ma conservation, et ma suppression pourra du moins faire quelques heureux ou du moins quelques heureuses. Une place vacante!... A qui le tour? »

Quel bruit à la surface de cette vie d'artiste! Quelle solitude, quelle mélancolie, quelle amertume au fond! quelles luttes intérieures, poignantes, décrites dans une forme que les meilleurs écrivains ne désavoueraient pas, parce que c'est l'âme qui parle!

Dans ces confidences qu'elle me faisait

si souvent et que je vous livre aujourd'hui, je trouve l'explication de ce talent si gracieux et si puissant, si clair et si coloré, si individuel et si humain, et dont le procédé était insaisissable, même pour ceux qui vivaient à côté d'elle-même. Pour elle, elle avait placé son idéal au-dessus de sa profession, et chaque fois qu'on la contraignait à se mettre en une forme précise, à s'incarner, à se dévoiler, pour ainsi dire, elle semblait crier au public : « Tu veux voir comment une âme se débat dans la vie? Eh bien ! regarde ! voici la mienne. On m'appelle tantôt d'un nom, tantôt d'un autre ; mais c'est moi, toujours moi, moi la femme, la femme qui espère, qui aime, qui souffre, qui se plaint, qui combat et

s'épuise entre l'idéal qu'elle veut saisir et la réalité qui l'étreint. Applaudis-moi, tue-moi, et que cela finisse ! »

Il y a six mois elle tomba, définitivement vaincue. Le grand repos, si souvent appelé, commença à s'approcher d'elle ; mais fier, hautain, lent, impitoyable et se faisant conquérir par les plus épouvantables souffrances. Dès la première constatation du mal, il fut reconnu mortel. Les maîtres de l'art défilèrent les uns après les autres devant la malade en déclarant leur impuissance. Nous savions tous qu'elle allait mourir, elle seule l'ignorait. Elle appelait la mort et on n'osait pas lui dire qu'elle était là. Sa dernière déception en ce monde fut de croire qu'elle vivrait longtemps. Je la

voyais presque tous les jours, et chaque jour je sentais les progrès du mal. Ce que les femmes redoutent le plus, elle le demandait avec des cris et des sourires.

« Je sens là, me disait-elle dans son langage imagé, je sens une bête qui me dévore les entrailles. Elle me fait trop souffrir. Je veux qu'on m'ouvre le corps et qu'on la tue. J'en mourrai peut-être, mais je veux qu'elle meure avant moi... Il est impossible, disait-elle quelquefois, que j'aie fait autant de mal que j'en souffre. »

Ces six derniers mois furent en effet un véritable martyre. Au milieu de tout cela, pas une imprécation, pas un reproche ; le corps criait quelquefois — l'âme jamais — Pas un mot du théâtre !

ce n'était ni ingratitude ni rancune, c'était le droit qu'elle avait enfin acquis de s'appartenir tout entière. Elle se reprenait mutilée, abattue, mourante, mais enfin elle se reprenait. La nuit elle dormait une demi-heure, une heure quelquefois, à force de narcotiques, et son insomnie se peuplait de tous les fantômes de la fièvre et du souvenir. « J'aime encore mieux la douleur, me disait-elle : au moins je ne pense plus. »

Le jour on la transportait près de la fenêtre, et quand le mal lui laissait un peu de répit, ce qui était rare, elle lisait; elle regardait de temps en temps à travers le rideau la vie des autres qui continuait au dehors. Combien de gens passaient là qui l'avaient applaudie et qui

ne se doutaient pas qu'elle mourait en les regardant passer !

Son vieux chien, ce compagnon que nous lui avons tous connu, dormait à côté d'elle : elle le caressait souvent de sa main amaigrie ; ses oiseaux chantaient dans la chambre voisine. Quelquefois une larme silencieuse, qu'elle n'essuyait pas, même en présence d'un ami. Après tout, elle était femme, elle était jeune encore, elle n'avait plus rien à espérer, et elle se souvenait. Puis il arriva un jour où l'on ne put même plus la transporter à sa fenêtre ; sa vieille servante, qui la soignait et la veillait avec une sollicitude et une tendresse maternelles, ne se sentant plus les forces nécessaires et craignant d'être forcée de l'abandonner

tout à fait, demanda une sœur de charité pour lui venir en aide. A peine la sœur fut-elle installée auprès du lit, qu'elle parla du prêtre. Ce fut le seul moment de joie de la malade pendant ces six mois de torture ; on lui demandait de lui amener un prêtre, donc elle allait mourir : quel bonheur ! Enfin ! « Entrez, mon père, et soyez le bienvenu », dit-elle au ministre de Dieu, qu'elle considérait comme le messager de la délivrance.

Les hommes lui avaient menti et lui avaient dit qu'elle ne mourrait pas. Dieu, qui ne ment pas, lui faisait dire ainsi qu'elle allait mourir. Elle remercia Dieu et se confessa. « C'est une belle âme », dit le prêtre en sortant. Il avait raison : il y avait là une âme.

Je la vis quelques heures après la cérémonie. « Pourquoi est-ce que je ne meurs pas ? me dit-elle d'une voix éteinte. Quand on est mourante et qu'on s'est confessée, on a le droit de mourir. Est-ce qu'on m'a encore trompée ? »

A partir de ce moment, elle souffrit toujours, mais elle resta silencieuse. Elle avait dit les dernières paroles qu'elle voulait dire sur la terre. Elle avait parlé à Dieu, elle ne voulait plus parler à personne.

.
Diane, Froufrou, Lydie, Séverine, Marceline, Césarine ! où es-tu ? Rien ne répond. Fermez les yeux, regardez-la une dernière fois dans votre souvenir, vous ne la reverrez plus. Cette voix énigma-

tique qui vous enveloppait et vous enivrait à la fois comme une musique et comme un parfum de l'Orient, écoutez-la une dernière fois dans le lointain — vous ne l'entendrez plus jamais. — Il ne reste rien de ce qui fut cela !

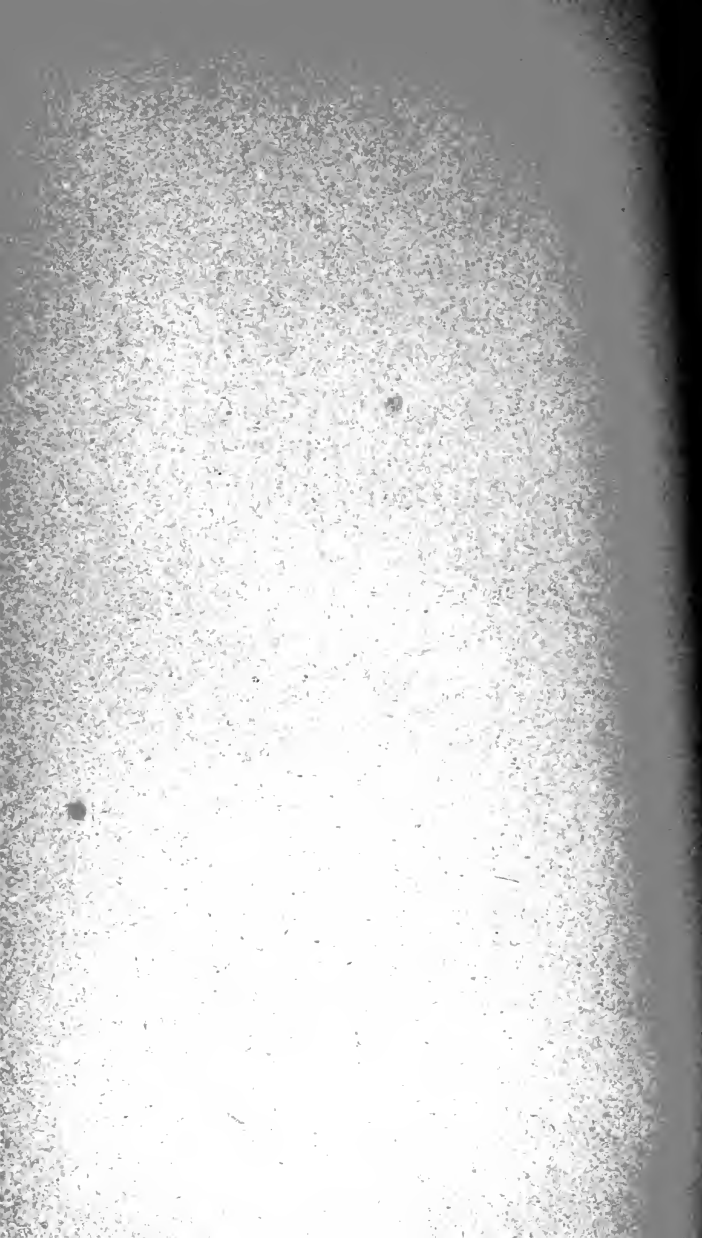
Regrettons cette grande artiste, mais ne plaignons pas cette morte ! Elle a enfin le repos qu'elle a tant souhaité. Elle a bien gagné sa mort.

« Si je meurs de cette maladie, me disait-elle un jour, je suis bien sûre qu'il sera question de moi dans la première chose que vous écrirez. » Elle était bien sûre, en effet, que la première chose que j'écrirais après sa mort, serait cet éloge funèbre, et que j'essaierais de retarder, de quelques minutes, l'éternel oubli dans

lequel elle va descendre, puisque le génie, dans son art, ne survit pas aux victimes qu'il fait.

Des détails de sa vie réelle, je ne vous ai rien dit. Où est-elle née? Comment a-t-elle été élevée? Où a-t-elle débuté? Où est-elle allée? Qu'importe! Une femme comme celle-là n'a pas de biographie. Elle nous a émus, et elle en est morte : voilà toute son histoire!

FIN



TABLE

LETTRES DE AIMÉE DESCLÉE.	1
ÉLOGE FUNÈBRE DE DESCLÉE PAR ALEXANDRE DUMAS FILS.	225

1361 4⁰

. 32







PN

2638

D48A4

1895

Desclée, Aimée Olympe

Lettres de Aimée Desclée
à Fanfan

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
